Photographies par Gerald W. Silver

La ville de Jérusalem, lieu de la prédication de Léhi.

A la recherche de la route de Léhi

Première partie: les préparatifs

PAR LYNN M. ET HOPE A. HILTON

Note de la rédaction:

Pendant 146 ans, les lecteurs du Livre de Mormon se sont imaginés voyageant et campant avec Léhi lorsqu'il emmena solennellement sa famille de Jérusalem, se dirigea péniblement vers la mer Rouge et descendit par étapes le long de la côte de la mer Rouge jusqu'au moment où le groupe bifurqua vers l'intérieur des terres et rencontra «beaucoup d'afflictions» avant d'arriver à une région côtière qu'il dit être Abondance. Les lecteurs ont médité sur ce voyage historique. Où le groupe de Léhi s'était-il arrêté? Où avait-il construit son bateau? Et où avait-il abordé sur le continent américain, la terre promise à Léhi?

Pour nous, qui sommes éloignés de milliers d'années et de milliers de kilomètres du Moyen-Orient, la Bible prend plus facilement vie lorsque nous voyons des photos des montagnes, des vallées et des villages de Palestine et des régions du monde romain où l'Evangile du Nouveau Testament fut porté par les apôtres.

La rédaction des magazines de l'Eglise a proposé à Lynn M. Hilton et à sa femme Hope l'idée d'aller reconnaître la région traversée par Léhi. Ces dernières années, les Hilton avaient fait des dizaines de voyages en Europe, au Moyen-Orient, en Afrique et en Asie, étant propriétaires d'une agence de voyage et travaillant dans le cadre du programme de l'Université Brigham Young pour l'éducation des adultes par le voyage d'étude. Ils aimaient le Moyen-Orient, y avaient beaucoup d'amis et en avaient souvent visité les villes. Ils en avaient étudié les langues, l'histoire et la culture, mais n'avaient pas de diplômes supérieurs dans l'étude du Moyen-Orient. Ils aimaient le Livre de Mormon et avaient le témoignage de sa véracité. Frère Gerald Silver, photographe du journal de l'Eglise, le Deseret News, fut invité à accompagner les Hilton pour mettre sur pellicule les scènes de l'aventure.

Les conclusions des Hilton et de frère Silver quant à la topographie du voyage de Léhi se situent au niveau des probabilités seulement, mais jettent la lumière sur quelques éléments vitaux de l'histoire du Livre de Mormon et nous présentent les apports de la culture arabe à l'histoire du Livre de Mormon.

Pensez un peu à l'envergure de la tâche qu'on nous

avait confiée! Nous devions suivre une piste vieille de plus de deux mille cinq cents ans, une piste qui se trouvait à l'autre bout du monde dans un territoire déchiré par la guerre, maintenant réparti entre Oman, l'Arabie séoudite, la Jordanie et Israël. Tous les indices permettant de reconstituer l'itinéraire de Léhi sont contenus dans dix-huit chapitres seulement que Néphi écrivit des années après son voyage; et le but principal des annales n'était pas de noter la géographie et les itinéraires caravaniers, mais les merveilleuses visions données à son père et plus tard à lui-même. Mais nous avions une tâche, nous savons que le Livre de Mormon est vrai, et nous sommes donc partis du principe que ce que Néphi écrivit s'était réellement produit. Inspiré de Dieu, Mormon avait inclus les annales de Néphi sans les abréger. Inspiré de Dieu, Joseph Smith avait traduit, littéralement et fidèlement. L'hypothèse et les conclusions que nous présentons ne sont bien entendu qu'un essai; mais l'histoire de notre recherche de la route de Léhi est une aventure passionnante qui nous a permis de parvenir à des conclusions de base quant à la topographie que présente de Livre de Mormon.

Un des facteurs encourageants de notre recherche a été la découverte que la péninsule arabique n'a pas d'âge. C'est un endroite immuable, non seulement géographiquement mais culturellement. Elle est restée en grande partie telle quelle pendant plus de deux mille ans. Mille ans ne sont pas beaucoup plus que cent.

Les points d'eau ont un rapport important avec l'immuabilité de l'Arabie. Là où il y a de l'eau, là se trouve la vie — c'est un facteur de la vie arabe auquel on ne peut échapper — et les grandes oasis de la péninsule arabique n'ont pas bougé. Les villes ne peuvent pas prospérer dans le désert et il y a une limite à l'extension des faubourgs par rapport aux grands puits et aux grandes sources centrales. Les points d'eau peuvent être les indices révélateurs des points de repère du voyage de Léhi.

Le Seigneur connaissait le moment, la méthode et l'itinéraire du voyage de Léhi. Etant lecteurs du Livre de Mormon, nous connaissions aussi le moment. Et nous étions décidés à réunir tous les indices que nous pourrions trouver qui pourraient nous aider à comprendre la méthode et l'itinéraire.

Nous commençâmes par le livre de Mormon. Lisez avec nous et vous découvrirez ce qu'il nous dit de ce voyage et pensez au genre de questions qui nous sont venues à l'esprit tandis que nous repassions sans cesse dans notre esprit ces passages du premier livre de Néphi. Tout d'abord nous lisons au chapitre 1 que Léhi avait «habité Jérusalem toute sa vie» (verset 4).

Léhi «voyageait» puis «retourna vers sa propre maison à Jérusalem» (versets 5, 7). (Cela veut-il dire qu'il sortit de Jérusalem, puis retourna à Jérusalem? Qu'est-ce qui pouvait bien lui faire quitter Jérusalem?) Au chapitre 2, le Seigneur commande à Léhi de «partir au désert» (verset 2). (Que pouvait bien signifier le mot *désert* pour Léhi?) Plus tard ils quittent la terre de son héritage, son or, son argent, ses choses précieuses» (verset 4). (Pourquoi ne pas emmener de l'or et de l'argent? Ne leur faudrait-il pas au moins un peu d'argent? Ou cela veut-il dire leurs nombreux objets d'or et d'argent?) Léhi «ne prit rien avec lui que sa famille, ses provisions et ses tentes» (verset 4). (Quel genre de provisions pouvait-il bien emporter? Comment voyageait-il avec des tentes? Ce mode de vie pouvait-il être comparé à la vie nomade des bédouins dans l'Arabie contemporaine?

Au verset 5 on trouve des indices sur la direction prise: «Et il descendit le long des limites du désert près du rivage de la mer Rouge; et il voyagea dans le désert dans les régions frontières qui sont les plus proches de la mer Rouge.» (Ceci est vraiment surprenant. Quelle différence y a-t-il entre «près du rivage» et «les régions frontières qui sont les plus proches»? La mer Rouge, en tout cas, est un repère bien précis. Y a-t-il une piste qui va «près» et «le plus proche»?) Au verset suivant il est précisé que «quand il eut voyagé trois jours dans le désert, il dressa sa tente dans une vallée sur les bords d'une rivière d'eau» (verset 6). (Note: Trois jours de voyage dans le désert *après* avoir atteint la mer Rouge, pas trois jours au départ de Jérusalem. Serait-il possible d'identifier cette rivière et cette vallée?)

Dans un autre verset, on trouve un indice encore plus précis: «Elle (la rivière) se jetait dans la mer Rouge; et la vallée était sur les bords, près de son embouchure» (verset 8). (Est-il possible que les tentes de Léhi aient pu se trouver dans l'intérieur des terres par rapport à la mer Rouge?) C'est la vallée qu'il appela Lémuel et la rivière qu'il appela Laman et dans sa description nous obtenous encore quelques indices: «Les eaux de la rivière se déversaient dans la fontaine de la mer Rouge» (le mot *fontaine* suggère-t-il quelque chose de spécial?) et Léhi dit à Laman qu'il devait être «semblable à cette rivière, coulant continuellement vers la source de toute justice!" (verset 9). (Y a-t-il des rivières permanentes en Arabie?) Il voulait que Lémuel fût «semblable à cette vallée, ferme et constant, et inébranlable à garder les commandements du Seigneur!» (verset 10).

Alors Néphi explique: «Et mon père demeura sous une tente» (verset 15). (Entendait-il par là une situation qui devait durer?)

Lorsque commencent les voyages aller et retour à Jérusalem, le livre utilise quelques expressions intéressantes. Par exemple, quand Léhi et ses frères vont chercher les plaques d'airain, ils emmènent leurs tentes «pour monter au pays de Jérusalem» (3:9). (Pourquoi emmènent-ils leurs tentes? Et fallait-il «monter» à Jérusalem de quelque endroit que l'on vînt?) Il rencontre des problèmes avec Laban et décide de «(descendre) au pays de notre héritage» et d'y prendre une partie de l'or et de l'argent qu'ils avaient laissés (verset 22). Puis il «remonte» à la maison de Laban à Jérusalem (verset 23, voir aussi 4:4, 34-35, 5:1). (Ceci est très troublant. Où faudrait-il descendre pour arriver au pays de leur héritage après être «monté» à Jérusalem? «Descendre» était dans la même direction aussi bien pour le désert que pour le pays de leur héritage? Et à quelle distance étaient-ils du camp de Léhi au bord de la mer Rouge?)

Ci-dessus: Si Léhiprit la route du sud en sortant de Jérusalem, elle dut le conduire près des vallées fertiles et des collines boisées de Tarcomina près de Hébron.

Beer-Schéba, «Le puits du serment», reçut son nom d'Abraham et d'Abimélek des centaines d'années avant que Léhi ne quittât Jérusalem (voir Gen. 21:31). Mais Léhi a pu passer par ce village d'oasis s'il a pris la route du sud en sortant de Jérusalem.

Quand Néphi revint avec les plaques d'airain, ils «offrirent au Seigneur un sacrifice et des holocaustes» (5:9). (D'ou venaient les animaux du sacrifice? Les avaient-ils emmenés ou y avait-il dans le voisinage des gens à qui ils auraient pu acheter des animaux?) Au chapitre 7, Néphi et ses frères retournent chercher la famille d'Ismaël et nous le voyons de nouveau «monter» à Jérusalem et «descendre» au désert (versets 2 à 5). (Combien de temps s'écoule-t-il entre le moment où ils obtiennent les plaques d'airain et le moment où ils font ce deuxième voyage?)

Au chapitre 16, ils reçoivent le Liahona et «nous réunîmes tout ce que nous devions emporter dans le désert, tout ce qu'il nous restait des provisions dont le Seigneur nous avait pourvus» (Y avait-il *d'autres* provisions que celles qu'ils avaient apportées de Jérusalem?) «et nous prîmes des semences de toutes sortes» (verset 11). (Où sont-ils allés chercher les semences? D'une récolte? Les ont-ils achetées? Les avaient-ils apportées?)

Au verset suivant, «nous prîmes nos tentes, et partîmes dans le désert, au-delà de la rivière Laman» (verset 12). (Cela veut-il dire que le camp de Léhi se trouve du côté ouest de la rivière? Continuent-ils maintenant vers le sud du côté est?) Puis dans 16:13, il semble qu'ils foncent pendant quatre jours «dans une direction proche du sud-sud-est» dressant finalement la tente dans un camp auquel ils donnent le nom de Shazer. (Où sont-ils arrivés après ces quatre jours de voyage?)

«Et nous voyageâmes de nouveau (ils ont donc dû rester là au moins un certain temps) dans le désert, en suivant la même direction (c'est-à-dire sud-sud-est), restant dans les parties les plus fertiles du désert, qui se trouvaient aux frontières, près de la mer Rouge» (verset 14). Quelles seraient les parties les plus fertiles?)

Et pendant combien de temps ont-ils voyagé cette fois? Léhi répond seulement «pendant de nombreux jours (cela veut-il dire que leur voyage a été plus lent, mais continu?), abattant, chemin faisant, du gibier avec nos arcs et nos flèches et avec nos frondes et nos pierres» (verset 15) jusqu'au moment où ils ont eu besoin de se reposer (verset 17).

Ensuite, c'est le désastre. Au verset 18, l'arc de Néphi «qui était d'acier fin» se brise et ses frères sont irrités parce que «leurs arcs (ont) perdu leurs ressorts» (verset 21). (Qu'est-ce qui fait qu'un arc d'acier se casse et que d'autres arcs perdent leurs ressorts?)

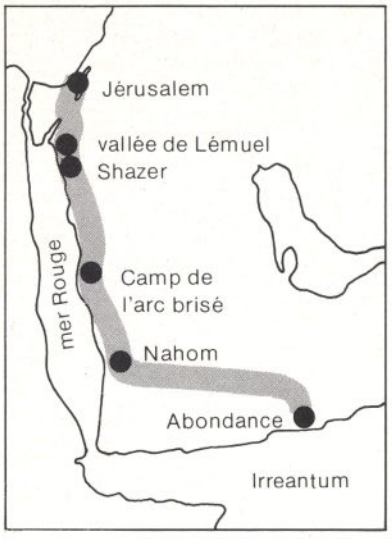
Néphi fait un nouvel arc et une flèche avec du bois et part à la recherche de nourriture (versets 23, 31). (Quel genre de bois pouvait-il trouver dans le désert? Quel genre d'animal pouvait-il chasser?) Après quoi «nous nous remîmes en route, à peu près dans la même direction qu'au commencement (c'est important pour savoir par où ils vont) . . . pendant de nombreux jours». Ensuite Néphi précise: «Nous dressâmes de nouveau nos tentes (cela donne une impression de semi-permanence, n'est-ce pas?) pour séjourner un certain temps» (verset 33). (Où cela a-t-il bien pu se passer? Et en quoi cela consiste-t-il, «un certain temps»? On a presque l'impression qu'il s'agit d'une quantité de temps déterminée.) Alors Ismaël «mourut et fut enterré dans le lieu qu'on appelait Nahom» (verset 34). (Qui l'appelait Nahom? Pourquoi l'enterrer là? Combien de temps ont vraisemblablement duré la maladie qui l'a amené à la mort, son ensevelissement et le deuil?)

Au chapitre 17, ils recommencent à voyager, mais cette fois, ils se dirigent «presque vers l'est». (Ont-ils voyagé dans cette direction jusqu'au moment où ils sont arrivés à la fin de leur voyage?) «Et nous voyageâmes et passâmes

Figure 1
Deux récits antiques probablement apparentés à l'itinéraire de Léhi

600 av. J.-C.

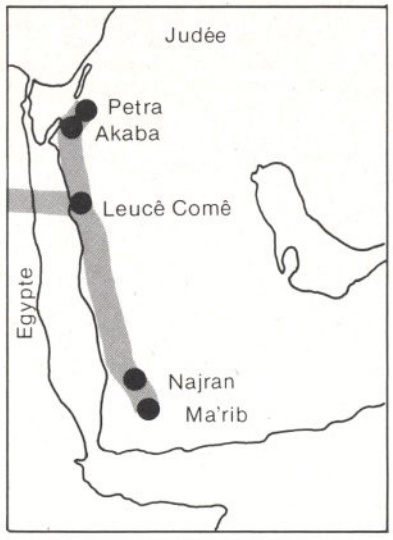
Itinéraire probable de Léhi



24 av. J.-C.

Strabon

Histoire d'une malheureuse expédition romaine de 10000 hommes qui parcourut une grande partie de l'itinéraire probablement suivi par Léhi.

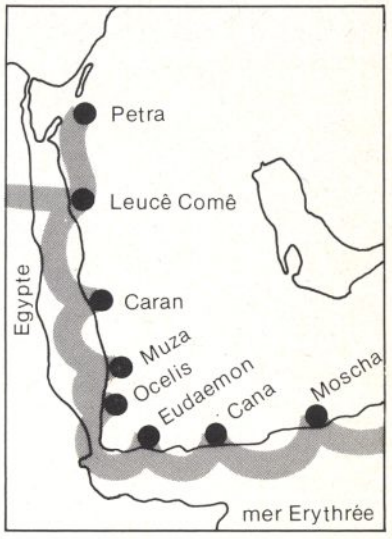


1. C'est un «désert» de la Judée à Pétra (Strabon 16:4; 21).
2. Les marchandises sont transportées par voie de terre de Leucê Comê à Petra (16:4; 24).
3. Beaucoup de gens vivaient le long du chemin (16:4; 21).
4. Rapporte que la route caravanière de Pétra à Leucê Comê pouvait recevoir une «armée» (16:4; 23).
5. L'Arabie aride par manque d'eau (16:3:1) et souffrant d'une chaleur accablante (16:3:3).
6. Les Arabes gardent des troupeaux de chameaux (16:3:1).
7. «Aucun arbre» ne pousse sur la côte de la mer Rouge (16:3:6).
8. Il y a une grande richesse dans le sud-ouest de l'Arabie (16:4:3).
9. A Ma'rib, on troque l'encens aux marchands d'Akaba qui font le voyage en soixante-dix jours (16:4:4).

57 apr. J.-C.

Le périple

d'un Grec qui se rendit de l'Egypte en Inde



1. Les Nabatéens contrôlent la route de Leucê Comê à Pétra (Périple 19).
2. Diverses tribus habitent tout le long de l'Arabie de Leucê Comê à l'océan indien (Périple 19).
3. Près de Muza, il y a des nomades qui gardent des moutons et des chameaux (Périple 20).
4. Muza est pleine d'armateurs arabes et de marins et se livre au commerce (Périple 21).
5. Ocelis est une ville de marché et un lieu de ravitaillement en eau (Périple 25).
6. Les chameaux portent l'encens en Arabie (Périple 27).
7. A Moscha (l'*Abondance probable* de l'itinéraire de Léhi) l'encens est «posé en tas dans tout le pays» et est exporté de cet endroit (périple 32).

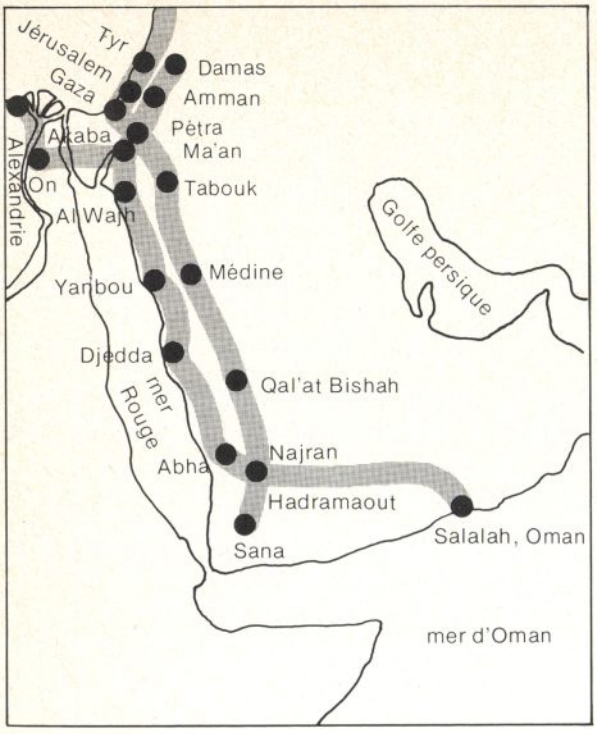


Figure 2

Anciennes routes de l'encens de Salalah en Egypte et à la Méditerranée

Figure 3

Ce bas-relief en pierre du palais de Sennanchérib dans l'ancienne Ninive illustre la capture, probablement en 701 av. J.-C., par les Assyriens, de la ville de Lakisch en Juda. Ce détail montre l'habillement d'un captif juif à un siècle de l'époque de Léhi et à moins de quarante kilomètres de la Jérusalem de Léhi. Elle montre aussi comment les Juifs du septième siècle avant Jésus-Christ chargeaient un chameau. Léhi et son groupe, une fois dans le désert, avaient probablement la même apparence que ceci.

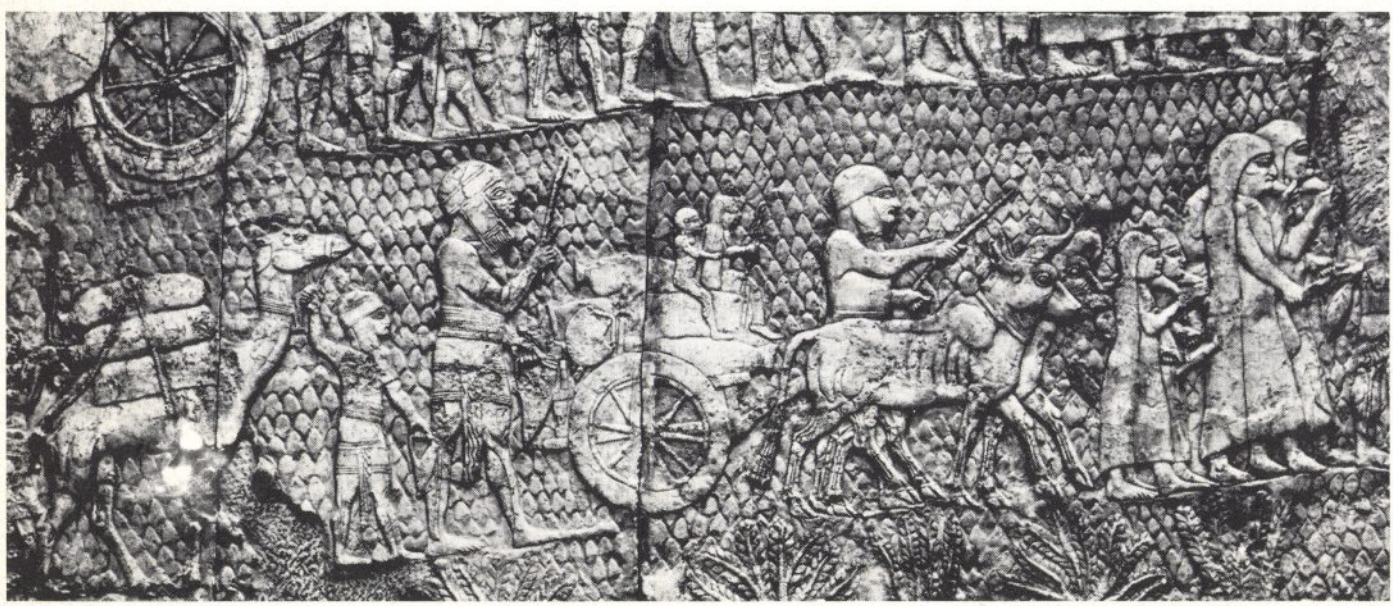
Figure 4

Importance minimum de la colonie de Léhi pendant qu'il était dans la vallée de Lémuel

Nom	Identité
1. Léhi	Le chef
2. Sariah	Femme de Léhi
3. Laman	Fils aîné de Léhi
4. Lémuel	Deuxième fils de Léhi
5. Sam	Troisième fils de Léhi
6. Néphi*	Quatrième fils de Léhi
7. Jacob**	«Premier-né» de Léhi dans le désert
8. Joseph**	«Dernier-né» de Léhi dans le désert
9. Zoram	Ancien serviteur de Laban (1 Néphi 4:35)
10. Ismaël	Père d'au moins deux fils et cinq filles
11. La femme d'Ismaël	
12. Le premier fils d'Ismaël	Le Livre de Mormon parle des «deux fils d'Israël et leurs familles»
13. La femme du premier fils	(1 Néphi 7:6) ce qui implique qu'ils ont une épouse et probablement des enfants
14. Le deuxième fils d'Ismaël	Erastus Snow précise que le prophète Joseph Smith avait affirmé que les filles de Léhi avaient épousé les deux fils d'Ismaël (JD 23:184)
15. Femme du deuxième fils	
16. Fille aînée d'Ismaël	Femme Zoram (1 Néphi 16:7)
17. Fille d'Ismaël	Femme de Laman
18. Fille d'Ismaël	Femme de Lémuel
19. Fille d'Ismaël	Femme de Sam
20. Fille d'Ismaël	Femme de Néphi

* Les sœurs de Néphi (2 Néphi 5:6) ne sont pas nommées dans le Livre de Mormon. Nous ne savons pas si elles étaient des sœurs aînées ou cadettes par rapport à Néphi nées à Jérusalem, dans le désert ou dans la terre promise.

** Nous ne savons pas si Jacob et Joseph sont nés dans la vallée de Lémuel. Le Livre de Mormon n'en parle qu'après le départ d'Abondance, une dizaine d'années après que Léhi ait quitté Jérusalem (1 Néphi 18:7).



par beaucoup d'afflictions dans le désert» (verset 1). (Que signifie «beaucoup d'afflictions»?)

Au verset 2, nous les voyons vivre «de viandes crues». (Etait-ce cela «beaucoup d'afflictions»? Pourquoi leur était-il nécessaire de manger de la viande sans la cuire?)

Après avoir séjourné pendant huit ans dans le désert (verset 4) «nous arrivâmes au pays que nous appelâmes Abondance, à cause de l'abondance de ses fruits et de son miel sauvage». (Le miel implique qu'il y avait des fleurs et des plantes à fleurs comme la luzerne.) «Et nous vîmes la mer à laquelle nous donnâmes le nom d'Irréantum (qui doit être autre chose que la mer Rouge), ce qui signifie, par interprétation, bien des eaux» (verset 5). (Etait-elle plus grande que la mer Rouge?) Ensuite ils dressèrent la tente «sur le bord de la mer» (verset 6). (Il a dû y avoir une plage hospitalière ou au moins une étendue herbeuse où ils pouvaient installer leurs tentes et leurs animaux.) Au verset 7, Néphi va «dans la montagne» (N'y en a-t-il qu'une? Elle a dû être tout près) et demande au Seigneur où «trouver du métal à fondre» (verset9). (Y avait-il des dépôts de minerais dans les environs?) Ensuite il fait des outils «avec le métal que j'avais fondu du rocher» (v. 16). (Combien de temps cela dure-t-il? Quel genre d'outils lui aurait-il fallu?)

Les frères de Néphi se révoltent à cause de leurs vicissitudes, et quand il les réprimande, ils se mettent en colère et «s'avançaient pour mettre les mains sur (lui) . . . (pour le) jeter dans les profondeurs de la mer» (v. 48). (On ne peut pas faire cela si on est sur une plage de sable; il devait donc y avoir des falaises à Abondance.)

Contrariés par le pouvoir de Dieu qui les fait trembler, ils se mettent à collaborer avec Néphi à la construction du navire qui, il le souligne à trois reprises dans 18:2, n'est pas «à la manière des hommes». (Comment sait-il à quoi ressemble la construction de bateaux «à la manière des hommes»? En quoi le sien diffère-t-il? Quel est le matériau employé? Y avait-il à Abondance des arbres suffisamment gros pour faire des bois de construction?) Finalement, «après avoir préparé toutes choses, beaucoup de fruits, et de gibier du désert, et du miel en abondance, et des provisions . . . nous entrâmes dans le vaisseau, avec tout notre chargement, nos semences» (v. 6). (De nouveau des semences: ont-ils fait une nouvelle récolte? Quelles provisions ont-ils vraisemblablement emportées? Quelle durée envisageaient-ils pour le voyage? Le pays d'Abondance était-il relativement restreint, de sorte que ce n'était pas un voyage bien compliqué que d'aller chasser dans le désert?)

Ce sont là quelques-uns des indices que Néphi nous donne et telles furent quelques-unes des questions qui nous vinrent à l'esprit. Nous nous mîmes donc à réfléchir, élaborant les réponses possibles à nos questions et examinant les ouvrages de savants, tant anciens que modernes, afin d'en extraire toute l'aide qu'ils pouvaient nous donner.

Pendant que nous nous préparions à faire notre voyage, nous écrivîmes à plus de cent amis arabes dans sept pays du Moyen-Orient pour expliquer nos plans. Nous fûmes étonnés et débordants de reconnaissance devant leur réaction enthousiaste et leurs offres d'aide.

Si les renseignements que nous recueillîmes au cours d nos recherches furent importants, les interprétations de ces recherches et les expliquations et les informations dont nous fit part une foule d'amis le furent tout autant. En particulier nous n'aurions pas pu réussir sans l'initiative et la collaboration de Salim Saad d'Amman, d'Angie Choukri du Caire, d'Hassib Dajani de Djidda (Arabie séoudite), du sheik Helwan Habtar d'Abha (Arabie séoudite), de Sa'adi Fatafitah de Tarqumia (rive ouest via Israël) et de Nabeel Moustakim de Jérusalem (rive ouest via Israël).

Ainsi équipés des conseils de nombreuses personnes, nous entamâmes immédiatement les recherches dans les bibliothèques.

Des entrevues avec des spécialistes du Moyen-Orient de l'Université d'Utah et de l'Université Brigham Young nous préparèrent l'esprit à la tâche qui nous attendait.

Peu à peu une vision claire s'en dégagea. Nous nous rendîmes compte qu'une lecture rapide du Livre de Mormon pourrait donner l'impression que Léhi et sa famille voyagèrent dans un désert absolument vide, vide d'hommes et de civilisation; et cependant quand on lit plus attentivement le texte on découvre plusieurs indices révélateurs de régions habitées. Léhi n'aurait pas pu voyager sans nourriture et sans eau pour sa famille et ses animaux de bât. Néphi ne signale pas de manne miraculeuse pour les nourrir: ils devaient travailler dur pour trouver leur nourriture et se plaignaient parfois de faim. On ne voit pas d'eau jaillir miraculeusement de leur rocher d'Horeb personnel comme l'avait fait Moïse en touchant le sien de son bâton. La famille a donc dû voyager et survivre comme faisaient les autres voyageurs de son époque dans la même région, allant d'un trou d'eau public à l'autre. (Bien entendu ils avaient aussi le Liahona envoyé du ciel pour les aider.) Pendant que nous voyagions dans le Moyen-Orient, nous ne vîmes jamais de source d'eau fraîche où il n'y avait personne. Là où l'eau est si précieuse, il n'y a guère de chances pour que beaucoup de trous d'eau soient inconnus.

Un des camps, Nahom, a dû être un endroit où se trouvait une colonie, parce que Néphi dit «qu'on appelait Nahom» cet endroit, alors qu'ils avaient eux-mêmes donné un nom à tous les autres camps: la vallée de Lémuel, le camp de Shazer, le pays d'Abondance. Bien entendu il se peut que ces endroits aient été des oasis bien connues auxquelles Léhi se contenta de redonner un nom. Les sémites ont l'habitude de donner aux choses un nom correspondant à leur expérience personnelle, et du fait que ces endroits avaient une si grande signification pour son groupe, Léhi leur donna apparemment des noms privés connus de tous les membres de la famille pour contribuer à faire pénétrer ses enseignements.

Néphi nous dit périodiquement que le groupe offrait des sacrifices d'animaux. D'où venaient ces animaux? Les troupeaux de chèvres et de moutons qui errent un peu partout dans le paysage à la recherche de fourrage auraient ralenti leur voyage à une allure de tortue et, au contraire

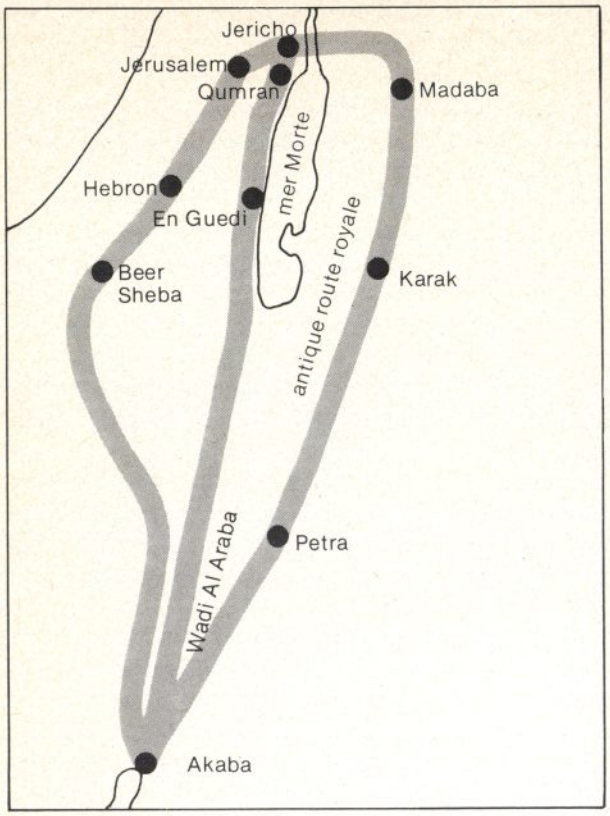


Figure 5

Trois routes possibles pour fuir Jérusalem vers Akaba en 600 av. J.-C. Première route: traverser le Jourdain et aller vers l'est jusqu'à Jéricho, ensuite suivre la route royale de Ma'daba jusqu'à Akaba.

Deuxième route: aller vers l'est presque jusqu'à Jéricho, vers le sud le long de la rive ouest de la mer Morte et ensuite traverser l'oued al'Araba jusqu'à Akaba.

Troisième route: descendre vers le sud jusqu'à Hébron puis vers le sud-ouest jusqu'à Beer-Scheba, longer l'oued al'Araba jusqu'à Akaba. Une variante de la troisième route la quitte à Hébron et rejoint la deuxième route au sud d'Enguédi.

Si Léhi prit la Route royale vers le sud, il dut passer devant Petra, antique capitale d'Edom. Du temps de Moïse, Petra s'appelait Sela. La terrasse sur laquelle la ville est construite est percée d'est en ouest par l'oued Mousa (la vallée de Moïse), un des endroits traditionnels où Moïse frappa le rocher et où l'eau en jaillit. Petra s'enrichit en taxant toutes les caravanes qui passaient le long de la Route royale.

A gauche, une des nombreuses tombes hellénistiques de Petra taillées dans le roc quelque 200 ans, probablement, après que Léhi quitta Jérusalem.

A droite: Jéricho, une des plus vieilles villes de Palestine, a existé pendant des millénaires à douze kilomètres au nord de l'endroit où le Jourdain se jette dans la mer Morte.

Ci-dessous: Le pays de Moab au début du printemps, vu de la Route royale. Léhi a sans doute passé par ici s'il a pris la route la plus à l'est en sortant de Jérusalem.

du chameau, les chèvres et les moutons ont besoin d'eau tous les jours. Léhi a pu se procurer ces animaux par achat ou par échange auprès des bergers bédouins locaux tout en voyageant à la vitesse normale d'une caravane.

Pour ce qui est de la présence d'autres personnes, il ne fait pas de doute que des tribus nomades bédouines occupaient dès les temps anciens la péninsule arabique. Par exemple, Jéthro, «prêtre de Madian» et beau-père de Moïse, vivait comme Bédouin au pays de Madian (Ex. 2:16, 3:1). Cette région située dans le nord-ouest de l'Arabie séoudite, que Léhi a probablement traversée, avait de vastes troupeaux: les armées d'Isaraël, après avoir conquis Madian, prirent comme butin 675000 moutons plus beaucoup d'autres trésors (Nombres 31:43).

Un autre signe qu'il y avait des régions habitées le long de l'itinéraire de Léhi, c'est le fait que lorsque Néphi commence à construire son bateau, il précise qu'il ne construit «point non plus le vaisseau à la façon des hommes» (1 Néphi 18:2). Aurait-il pu écrire pareille affirmation s'il n'avait pas vu des bateaux? Cela nous a véritablement ouvert les yeux de découvrir que tout le long de la côte de la mer Rouge il y a des villages de constructeurs de bateaux où cet art antique est pratiqué de génération en génération.

Le récit de deux témoins oculaires confirme bien pour nous que, moins de six ans après le temps de Léhi, il y avait des villages et une civilisation bien établie dans le désert qui longe le rivage de la mer Rouge (voir fig. 1).

Utilisant des récits de première main, Strabon, historien grec, écrivit l'histoire d'une malheureuse armée romaine de 10000 fantassins qui quitta l'Egypte en 24 av. J.-C. sous le commandement d'Aelius Gallus pour s'emparer du «pays de l'encens» dans le sud de l'Arabie. Les soldats parcoururent une grande partie de ce que nous présenterons comme étant la route probable de Léhi et confirmèrent que beaucoup de gens vivaient le long de cet itinéraire; que l'itinéraire lui-même était important et bien connu, remontant vers le nord depuis l'endroit où ils abordèrent en Arabie à Leucè Comè jusqu'à Pétra en Jordanie; que le voyage était difficile (la majorité des hommes moururent de faim, de soif et de maladie, avant tout à cause de la trahison de leur guide); et qu'ils devaient porter de l'eau sur des chameaux et acheter leurs provisions aux «colporteurs et marchands» arabes (Strabon d'Amasia, Géographie de Strabon).

Vers 57 apr. J.-C., un auteur grec inconnu écrivit un récit de voyage appelé *Le périple de la mer Erythrée.* Il contourna la péninsule arabique, abordant à de nombreux ports qui se trouvent le long de l'itinéraire probable de Léhi. Cet ouvrage donne la confirmation par un témoin oculaire que dans les six cents ans de l'époque de Léhi, il y avait beaucoup de villages et de marchés, un trafic intnse d'encens au départ d'Oman, d'importants transports et des vents de mousson réguliers le long du chemin (Le périple de la mer Erythrée traduit en anglais par Wilfored H. Schoff, Nouvelle-Delhi; Oriental Books Reprint Corp. 1974).

Ce fut pour nous une découverte capitale que de constater que les cartes anciennes et modernes de la région montrent que parmi les routes les plus intensément parcourues du monde antique se trouvent les routes de l'encens généralement bien connues. L'une d'elles longeait la côte de la mer Rouge jusqu'ax Trois-quarts à peu près de la longeur de la péninsule arabique, puis tournait vers l'est. A Najran, elle bifurquait de nouveau vers le sud et entrait dans le Yémen. La deuxième route était en gros parallèle à la première et se situait à quelque cent cinquante kilomètres ou davantage à l'intérieur des terres, coupant la route côtière à Najran. Toutefois cet itinéraire passait à l'est de Najran et allait jusqu'à Salalah. Ces routes étaient d'usage courant 900 ans au moins avant l'époque de Léhi et vraisemblablement même 2200 ans auparavant (voir *Le Périple,* pp. 120-21). Les preuves de l'existence de ces routes sont abondantes même aujourd'hui (voir figure 2). Les deux itinéraires sont faciles à suivre grâce aux ruines de pierres construites par la civilisation sabéenne aux endroits stratégiques au dixième siècle avant Jésus-Christ.

En outre, depuis Pétra, en Jordanie, jusqu'à Najran, dans le sud de l'Arabie séoudite, près du dix-neuvième parallèle de latitude nord, il est facile de trouver l'itinéraire de la piste grâce aux graffiti du désert gravés par des milliers de chameliers sur les pierres plates des collines de part et d'autre de l'itinéraire. Les marchands faisaient leurs voyages monotones vers le nord en menant des chameaux lourdement chargés dont le précieux chargement d'encens nourrissait l'appétit insatiable des temples de Jérusalem, d'Egypte et de Babylone.

Il faut remarquer que le terme *route* est trompeur. Il ne désigne pas un chemin bien défini, relativement étroit, mais un itinéraire assez général qui passait par telle vallée, tel ravin, etc. La largeur de la route variait selon la géographie, et sa largeur allait de huit cents mètres à une vingtaine de kilomètres. Les voyageurs pouvaient ainsi camper à de grandes distances les uns des autres tout en étant toujours au même point de la même route.

Nous constatâmes qu'il existait une route à grande circulation allant vers le sud-sud-est le long de la côte de la mer Rouge. Nous pensons que Léhi n'aurait pas quitté un chemin bien établi pour parcourir des montagnes et des déserts sans eau. Le Livre de Mormon ne dit pas qu'il se cachait pour cette partie de son voyage, et il ne dit pas non plus qu'il fuyait comme l'ont pensé certains; il est donc vraisemblable qu'il s'en tint aux grandes routes bien connues de l'époque. Cette supposition est confirmée par le fait que Léhi dit qu'ils parcoururent les régions frontières de la mer Rouge (1 Néphi 2:5), exactement là où existait depuis les temps anciens la route de l'encens.

De plus les routes de l'encens suivaient la ligne des oasis ou puits anciens. Sur une carte moderne, dessinée par le Ministère des ressources naturelles d'Arabie séoudite, la route est marquée par 118 points d'eau séparés par une distance moyenne de 30 kilomètres. Léhi n'aurait pas pu se frayer un chemin sans eau et il n'est guère probable qu'un citadin puisse découvrir une ligne de points d'eau ignorés des habitants du désert.

Une fois que Léhi et sa famille furent sur la route,

ils durent rencontrer beaucoup d'étrangers le long du chemin, la plupart n'étant pas des Israélites. Nous découvrîmes que les Arabes étaient les principaux caravaniers de l'époque de Léhi et il est probable que les Sabéens de Sana (actuellement la capitale du Yémen) rendirent fréquemment visite à la tente de Léhi et lui aux leurs.

C'est ainsi qu'à la suite de nos études préparatoires au voyage, nous estimâmes que nous avions trouvé au moins une route possible vers le sud pour la famille de Léhi. Mais son existence suscitait encore plus de questions. Pourquoi l'encens était-il si précieux? (Les auteurs ont rapporté que de grandes caravanes de chameaux se dirigeaient vers le nord portant deux cent vingt-cinq kilos chacun. Voir Van Beek, pp. 40-41.) Nous cherchâmes des indices dans la Bible et découvrîmes que lorsque Jéhovah commanda aux Israélites, par l'intermédiaire de Moïse, d'utiliser de l'encens dans le service du culte, il leur donna une formule pour le fabriquer: des parties égales de stacté, d'ongle odorant, de galbanum et d'encens pur. Le mélange était sacré et ne pouvait être utilisé pour aucun autre but ni brûlé par une personne non autorisée (voir Exode 30:7-9, 34-38: Lév. 10:1-7). Il symbolisait particulièrement la montée de la prière vers Dieu (voir Ps. 141:2; Apoc. 8:3-5), et à l'origine on le brûlait près du voile qui cachait le Saint des Saints. On l'a peut-être aussi utilisé comme désodorisant lorsque l'on massacrait et brûlait les animaux du sacrifice. Le jour de l'expiation on brûlait de l'encens dans le Saint des Saints, de sorte que le propitiatoire était «enveloppé dans une nuée de fumée odorante». Des études plus approfondies révèlent que les Juifs n'étaient pas seuls à combiner le culte et l'encens; c'était «courant dans les cérémonies religieuses de presque toutes les nations antiques (Egyptiens, Babyloniens, Assyriens, Phéniciens, etc.)».

Nous savions maintenant pourquoi l'encens était tellement demandé. Et pourquoi était-il si coûteux, et d'où venait-il? Nous ne tardâmes pas à apprendre que l'encens est la gomme séchée, de couleur jaune crème, de l'arbre à encens, indigène de Salalah, une région minuscule en forme de faucille située au bas de la péninsule arabique. Salalah se trouve sur la côte de la mer d'Oman dans l'Etat de Dhofar, sultanat d'Oman. On y «saigne» les arbres deux fois par an. La gomme collante qui en coule, avec son arôme fortement épicé, peut être mâchée ou brûlée. Aujourd'hui les enfants arabes la mâchent, car elle ne coûte pas beaucoup plus que la gomme à mâcher, même si à l'époque biblique l'encens et la myrrhe étaient, comme l'or, des dons convenant à l'enfant Christ (voir Matt. 2: 11).

Ces renseignements suscitèrent plusieurs questions dans notre esprit. Manifestement Léhi était un homme riche. La liste que fait Néphi au passage de «l'or . . . de l'argent et des choses précieuses» révèle un revenu plus que moyen.

Léhi avait des tentes, il les avait à une époque où leur fabrication était un travail laborieux qui prenait du temps, puisqu'il consistait à tisser le poil résistant des chèvres. Et selon un de nos guides, Salim Saad, historien éminent, les voyageurs en Judée campaient généralement dans les grottes. Les tentes étaient pour les voya-

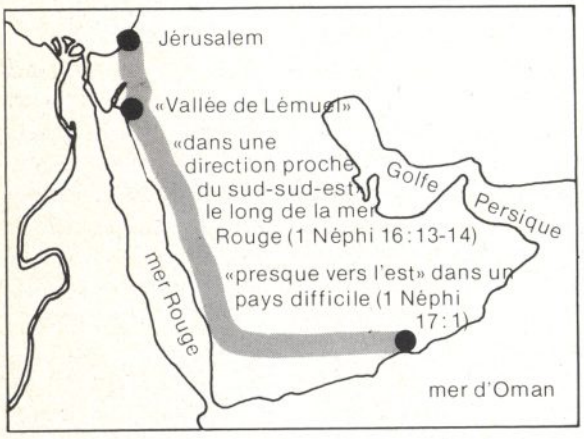
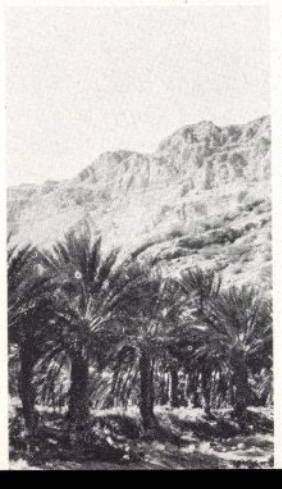


Figure 6
Tracé probable de la route de Léhi



Ci-dessus: Le golfe d'Akaba et le bras nord-est de la mer Rouge. Léhi passa ici ou s'arrêta même brièvement en voyageant «le long des limites du désert près du rivage de la mer Rouge» (1 Néphi 2:5).

A gauche, l'oasis d'En-Guédi constitue une surprise le long de la rive occidentale désertique de la mer Morte. Si Léhi se rendit vers le sud par cet itinéraire, il dut s'arrêter à cette source d'eau fraîche et à d'autres du même genre.

A droite: Entrée de l'oued Al'Araba. Nous pouvons voir ici l'endroit où les routes venant de Jérusalem fusionnent.

geurs du désert. Pourquoi un citadin aurait-il en sa possession des tentes toutes prêtes quand il voulait partir?

Salim supposait que Léhi vivait probablement dans «la terre de son héritage» qui se trouvait peut-être à quelques kilomètres en dehors de Jérusalem. Sur ces terres, il pouvait élever des chèvres, des moutons, cultiver des fruits et le grain qu'il fournissait à des marchés ou souks, dans la vieille ville de Jérusalem. Une autre possibilité c'est que Léhi soit devenu riche grâce à des affaires qui l'emmenaient assez fréquemment dans le désert, par exemple, s'il achetait aux caravanes arabes des marchandises pour les marchés de Jérusalem. S'il faisait ce travail, il avait besoin de tentes pour s'abriter en attendant l'arrivée des caravanes dans le désert au sud de Jérusalem.

Tout ceci n'est bien entendu que supposition; mais si Léhi avait des relations avec les gens du désert, cela pourrait expliquer plusieurs choses: (1) Pourquoi il avait apparemment assez de tentes et d'animaux pour emmener sa famille sans faire de préparatifs extraordinaires; (2) Pourquoi ses fils savaient manier des tentes et voyager dans le désert et (3) comment il se faisat qu'il avait suffisamment la connaissance des itinéraires et points d'eau principaux pour survivre avant de recevoir le Liahona.

Nous nous trouvons sur un terrain légèrement plus ferme lorsque nous voyons comment ils ont quitté la région de Jérusalem. Il est presque certain que le principal animal de bât à Jérusalem et dans la région des collines de Judée était l'âne, mieux adapté que le chameau pour affronter les sentiers rocheux et les ruelles sinueuses de la ville avec ses arcs et ses balcons en surplomb. Une des raisons pour lesquelles le commerce caravanier passait au large de Jérusalem (les commerçant de Jérusalem allaient à la rencontre des caravanes lorsqu'elles passaient à l'est) c'était que le sol y est rocheux, doté de pierres coupantes qui auraient blessé les grandes pattes du chameau qui n'ont pas de sabots mais des coussins. Les caravanes poursuivaient leur chemin vers le nord en suivant la route sablonneuse de la côte ouest et la route royale, une route relativement lisse, datant du vingt-troisième siècle avant Jésus-Christ, qui passait à l'est du Jourdain et allait de la Syrie au golfe d'Akaba.

C'est ainsi qu'après beaucoup d'étude, nous nous sentîmes presque prêts à établir une liste hypothétique de passagers et l'itinéraire du départ de Léhi de Jérusalem Nous commençâmes par son groupe. Nous savons que Léhi emmena sa femme Sariah et quatre fils. Le groupe dut aussi comprendre des filles puisque Néphi parle au passage de «mes sœurs», bien des années plus tard, lorsqu'ils se trouvèrent dans la terre promise (2 Néphi 5:6); mais il est possible aussi qu'elles soient nées dans le désert. Plus tard, le groupe fut rejoint par Ismaël et sa femme, au moins deux fils mariés et leurs familles (1 Néphi 7:6), cinq filles célibataires et Zoram, l'ancien serviteur de Laban. On peut donc estimer à coup sûr que le groupe de Léhi affronta le désert avec au moins vingt personnes (voir fig. 4).

Pourquoi Léhi choisit-il la famille d'Ismaël et pas une autre? Bien entendu, il était plus que pratique qu'Ismaël eût cinq filles, exactement le nombre nécessaire pour fournir des femmes aux quatre fils de Léhi et à Zoram. Mais était-ce la seule raison pour laquelle Léhi choisit cette famille en particulier? Une réflexion d'Erastus Snow peut jeter une lumière sur le sujet. Il dit que selon le prophète Joseph Smith, «les fils d'Ismaël épousèrent les filles de Léhi» (JD 23:184). Le Livre de Mormon cite «les deux fils d'Ismaël et leurs familles» (1 Néphi 7:6), ce qui montre qu'Ismaël avaient deux fils qui étaient tous deux déjà mariés quand ils quittèrent Jérusalem. Quand on rattache ces faits à la précision de Joseph Smith rapportée par Erastus Snow, on peut en conclure que Léhi avait deux filles plus âgées et que les deux familles étaient unies par le mariage avant de quitter Jérusalem! Il n'est que naturel que Léhi ait fait venir le reste de sa famille pour qu'elle aussi puisse échapper à la destruction de Jérusalem.

Dans le simple but de voir ce groupe de voyageurs sous un angle plus humain, nous avons spéculé sur l'âge de certaines des personnes. Nous estimons que Néphi était adolescent quand il quitta Jérusalem. Lorsqu'il retourna se procurer les plaques d'airain de Laban, Néphi avait cependant grandi suffisamment pour pouvoir dire de lui-même qu'il était «très jeune encore, mais pourtant d'une haute stature» (1 Néphi 2:16; voir aussi 4:31). Il avait la force physique pour saisir et tenir Zoram (1 Néphi 4:31) et couper la tête à Laban (1 Néphi 4:18). Il était aussi suffisamment âgé pour avoir eu de grandes expériences spirituelles, entre autres la vision du Sauveur (1 Néphi 11). Quelque temps plus tard, ses frères et lui retournèrent encore une fois à Jérusalem ramener Ismaël et sa famille à Léhi; Néphi était maintenant suffisamment âgé pour se marier (1 Néphi 16:7) et sa femme lui donna des enfants dans le désert (1 Néphi 18:19). Ces considérations nous amènent à estimer l'âge de Néphi lorsqu'il quitta Jérusalem à seize ans; il avait peut-être dix-sept ans quand le Seigneur le visita, et peut-être dixhuit ans quand il décapita Laban et s'empara de Zoram, et sans doute dix-neuf ans quand il se maria.

Un examen similaire du texte a amené le président Georges Q. Cannon à en conclure que: «Néphi n'avait probablement pas plus de quinze ans» quand il quitta Jérusalem (George Q. Cannon, The Life of Nephi, the Son of Lehi, Salt Lake City, The Contributor Co., 1888, p. 14).

Si on suppose que les frères aînés de Néphi sont nés à des intervalles de deux ans, nous pouvons estimer leur âge. Si Sariah, leur mère, avait, disons, seize ans quand elle eut son premier enfant, elle devait avoir quarante-quatre ans lorsqu'elle eut Joseph, son dernier-né dans le désert, ce qui est courant chez beaucoup de femmes aussi bien maintenant qu'alors. Selon la coutume, Léhi aurait probablement eu une dizaine d'années de plus que sa femme, s'il faut en croire nos amis du Moyen-Orient.

Ismaël était probablement encore plus âgé, parce qu'il avait deux fils mariés ayant des enfants, tandis que Léhi n'en avait pas. Nous estimons qu'Ismaël avait au minimum quatre ans de plus que Léhi, et sa femme devait être dix ans plus jeune que lui.

Cependant puisque six personnes seulement sont citées dans le groupe originel de Léhi, combien d'ânes leur

fallait-il pour quitter Jérusalem? Nous estimons qu'il en fallait de neuf à douze pour porter les provisions, les effets personnels et les tentes. Les Bédouins que nous avons visités nous ont assuré que les tentes devaient peser environ deux cent cinquante kilos et devaient être chargées séparément, respectivement les parois extérieures, les cloisons intérieures et le toit sur trois ânes. S'il fallait donc trois ânes pour une seule tente et un âne par personne pour les provisions, nous arrivons à un chiffre minimum de neuf ânes. L'arrivée du groupe d'Ismaël a dû, bien entendu, augmenter le nombre de bêtes.

Quant à l'itinéraire qu'ils choisirent pour quitter Jérusalem ou ses environs, nous avons constaté qu'il y en a trois qui permettent de sortir de Jérusalem (voir fig. 5), dont chacun les conduirait à la ville d'Akaba au bord de la mer Rouge, grand carrefour des pistes de l'encens et seule sortie vers le sud le long de la mer Rouge. Un itinéraire allait vers l'est de Jérusalem à Jéricho à travers le désert hostile de Judée, puis traversait le Jourdain et rejoignait la route royale, longeant la rive orientale de la mer Morte en passant par les villages de Madaba, Karak et Pétra jusqu'à Akaba, toutes localités qui se trouvent aujourd'hui dans le royaumme hashémite de Jordanie. C'est la principale route antique nord-sud, escaladant les montagnes et franchissant les oueds. (Les oueds sont des lits de rivières ensablés ou des vallées entre les montagnes qui reçoivent les écoulement de pluie des montagnes escarpées qui les entourent. C'est ainsi que pendant la saison des pluies, il peut y avoir des torrents boueux et dangereux. Mais pendant la saison sèche ce sont de véritables «autoroutes» amorties par le sable présentant des pentes douces et constituant des passages confortables à travers les collines sauvages et sinon impénétrables.) En utilisant cet itinéraire à l'est, Léhi aurait dû traverser les royaumes d'Ammon, de Moab et d'Edom, et même si la famille n'avait pas couru de danger, elle aurait presque certainement été taxée à chaque frontière. Un autre itinéraire possible quitte Jérusalem et descend vers le sud jusqu'à Hébron puis continue vers le sud-ouest jusqu'à Beer-shéba et ensuite le long de l'Oued al 'Araba jusqu'à Akaba. Une variante de cet itinéraire tourne vers l'est à Hébron et traverse la Montagne Salée le long d'une piste qui n'est qu'un sentier, descend une pente abrupte et débouche sur la rive ouest de la mer Morte juste en dessous des oasis d'En-guédi, rejoignant à cet endroit un autre itinéraire possible que nous allons maintenant décrire. Cet itinéraire paraît un choix particulièrement compliqué et difficile.

Le troisième itinéraire quittait Jérusalem en direction de l'est par la même route que le premier itinéraire cité, tournant vers le sud avant Jéricho, passant la mer Rouge à l'ouest, longeant les grottes et les falaises de Qumran et traversait ensuite l'oued al'Araba pour déboucher à Akaba. Nos amis du Moyen-Orient, instruits de l'histoire de leur passé, nous ont dit que ce dernier itinéraire était le plus probable.

Mais quel que soit l'itinéraire que Léhi ait utilisé pour quitter Jérusalem, tous les trois convergent vers le sud de la mer Morte pour entrer dans l'oued al'Araba, qui mène à Akaba au début de la mer Rouge sur le golfe d'Akaba. Etre à Akaba a dû être très instructif pour le jeune Néphi, parce que c'était un centre de travail du métal et de chantiers navals, deux industries qui allaient lui être très utiles plus tard.

Akaba, précédemment appelée Ezion-guéber, était la ville principale de l'antique royaumme d'Edom dans le désert. Elle est située sur la seule route entre Jérusalem et l'antique route côtière de la mer Rouge, croisement de la civilisation et du désert dans ce monde antique.

Les lecteurs se souviendront que Néphi dit qu'il atteignit les «limites du désert près du rivage de la mer Rouge» (1 Néphi 2:5) et *ensuite* il voyagea «trois jours dans le désert» (verset 6) avant de dresser la tente dans la vallée de Lémuel. Il est donc possible que le camp de Léhi dans cette vallée ne se soit trouvé qu'à trois jours de voyage de ce port principal de la mer Rouge et ville industrielle dans l'ancien territoire israélite et maintenant édomite; lors de ses divers voyages en passant par Akaba jusqu'à Jérusalem, Néphi a pu profiter de l'occasion pour étudier sa technologie. En fait le Livre de Mormon cite quatre autres de ces voyages à travers cette région, les allées et venues pour se procurer les plaques d'airain et amener Ismaël.

Mais où Léhi a-t-il pu se rendre après avoir quitté Akaba? La péninsule arabe tout entière se trouve bien entendu devant eux, mais c'est la route de l'encens, une route à grande circulation qui s'étire dans la direction du sud-sud-est le long de toute la côte arabe de la mer Rouge, avec cent dix-huit puits connus disposés le long de son tracé. A cet endroit de notre étude, un point d'histoire de l'Eglise nous éclairera considérablement. Le prophète Joseph Smith dit: «Léhi decendit la mer Rouge jusqu'à l'océan indien et fit la traversée jusque dans ce pays» c'est-à-dire l'Amérique (Enseignements du prophète Joseph Smith, p. 373).

Etant donné que la mer Rouge ne s'étend pas directement vers le nord et vers le sud, il fallait que le groupe de Léhi prît «une direction proche du sud-sud-est» (1 Néphi 16:13) quand ils en suivirent en gros la côte. Puis, après la mort d'Ismaël à Nahom, ils tournèrent «presque vers l'est» (1 Néphi 17:1) jusqu'au moment où ils arrivèrent aux nombreuses eaux.

Selon la description que Néphi fait de ce pays, il a dû contenir de l'eau, des fruits, de grands arbres pour construire un bateau, de l'herbe, des abeilles sauvages, des fleurs ou des fleurs d'arbres, une montagne, un bord de mer, une falaise surplombant les profondeurs de la mer et du minerai. Aussi incroyable que cela paraisse, la côte sud de la péninsule arabique, depuis Perim jusque Sur n'a sur toute sa longueur de deux mille deux cents kilomètres *qu'un seul endroit* qui corresponde à cette description. C'est un petit bout de terre minuscule en forme de faucille s'incurvant autour d'une petite baie, ayant une longueur d'environ quarate-cinq kilomètres et onze kilomètres seulement de large, bordée à l'arrière-plan par les monts Kara. Pendant trois mois de l'année, les nuages de

mousson se rassemblent sur les versants face à la mer et les couvrent de brouillard, de brume et de pluie en été. Cet endroit c'est Salalah, dans l'Etat de Dhofar, qui fait partie du sultanat d'Oman. La côte, de part et d'autre, s'étend à perte de vue dans une aridité ininterrompue. Nous le répétons, c'est le *seul* endroit de tout le rivage de la péninsule arabique qui reçoive suffisamment de chutes de pluie et où poussent de grands arbres, et on sait qu'elle est ainsi depuis plus de deux mille ans.

Nous avons ensuite découvert la raison de ce trafic antique: Salalah est le seul endroit sur la terre dont les arbres à encens soient originaires. Des pousses ont été transplantées au Yémen et en Somalie, sur la côte africaine, mais à l'époque de Léhi, Salalah en avait quasiment le monopole.

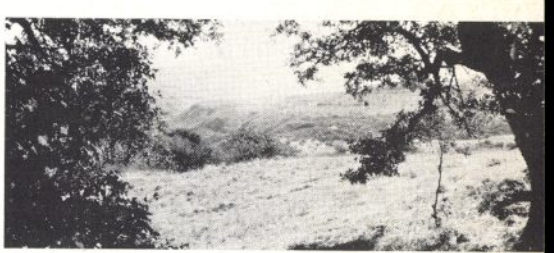
Se peut-il que Salalah, point de départ des routes de l'encens et le seul endroit de la mer d'Oman où il y eût suffisamment de bois pour construire un bateau, puisse être le pays d'Abondance? Nous avons scruté les cartes et les ouvrages d'histoire encienne, essayant de reconstituer l'itinéraire possible de Léhi entre Akaba et Salalah.

Nous avons découvert que la route principale de l'encens tournait vers l'est près du dix-neuvième parallèle. Mais pour que le groupe de Léhi continuât vers l'est une fois arrivé à Najran où la piste tourne vers le sud, il eur fallait parcourir un autre itinéraire moins fréquenté de la route de l'encens qui borde l'extrémité sud du grand désert du Quartier Vide. Ils suivaient probablement les directives données par le Liahona. Le groupe a donc évité de passer à travers la grande nation païenne de Saba au sud (Van Beek, p. 41) avec sa capitale prospère (appelée autrefois Marib) et la riche vallée agricole de l'Hadramaout. Léhi ne voulait peutêtre pas tenter davantage certains des membres rebelles de sa colonie en les exposant aux tentations de la civilisation florissante qui existait là-bas. Après avoir été pendant des années dans de petites colonies, certains membres du groupe auraient-ils refusé de poursuivre leur chemin s'ils avaient visité ce grand centre au sud? En suivant l'itinéraire de l'est moins utilisé, à un endroite donné les points d'eau sont séparés de cent kilomètres. Pour nous cet itinéraire explique les terribles épreuves dont parle Néphi (1 Néphi 17:1) avant leur arrivée au paradis tropical ou semi-tropical d'Abondance.

Nous nous sommes ensuite interrogés sur le temps qu'il a fallu pour faire le voyage. De Jérusalem à Salalah, il y a trois mille trois cent soixante-trois kilomètres (voir fig. 7). A quelle vitesse les chameaux avancent-ils? Et les ânes? Ici nous nous sommes reposés sur l'aide de Salim Saad, monteur de chameaux expérimenté et ancien officier de l'armée britannique. Stationné dans l'oued Araba, il se fit l'ami de beaucoup de Bédouins du désert. Il expliqua qu'une caravane d'ânes chargés peut parcourir trente kilomètres en six heures. Puisant dans son étonnante bibliothèque d'histoire arabe, il nous a montré un exemple d'une caravane composée de milliers de chameaux, qui faisait en moyenne trente-huit kilomètres par jour lors du *Haj* (pélerinage islamique) du Caire à la Mecque.

Un autre critère de mesure c'est lorsque le patriarche

Figure 7
Itinéraire possible de Léhi dans le désert 600-592 av. J.-C.
(Le premier nom de chaque localité est le nom moderne, suivi du nom antique donné par le Livre de Mormon, la Bible ou une source antique.)



En haut gauche: En hiver, on récolte l'herbe sèche des collines de Salalah.

En haut à droite: Les pentes des monts Kara à Salalah forment un contraste étonnant avec le désert environnant (peut-être le pays d'Abondance).

En bas à droite: Les falaises de Salalah, qui furent probablement l'endroit où les frères de Néphi envisagèrent de jeter celui-ci dans les profondeurs de la mer.

Jacob, dans la Bible, fuit avec ses fils et ses femmes sur des chameaux avec son bétail depuis Padan-Aram (Charan en Mésopotamie) jusqu'au mont Galaad, ce qui représente une distance d'environ six cents kilomètres, en dix jours (Gen. 31:18-23), soit une moyenne de soixante kilomètres par jour. Il est rattrapé par son beau-père Laban, furieux, qui fait la même distance en sept jours, soit quatre-vingt-six kilomètres par jour! Si nous tenons compte de tous ces chiffres pour établir une moyenne, nous pouvons estimer que Léhi a pu parcourir environ trente-huit kilomètres par jour, quel que soit le genre d'animal qu'il ait utilisé. En d'autres termes, ils auraient pu se rendre de Jérusalem à Salalah en quatre-vingt-dix jours environ. Et pourtant Néphi rapporte qu'il a fallu huit ans au groupe pour atteindre Abondance (voir 1 Néphi 17:4). A quoi ont-ils donc passé ces huit années?

Commencons par le début. Nous pouvons supposer que le groupe n'a pas pris son temps pour quitter Jérusalem et qu'il aurait pu parcourir au moins vingt kilomètres par jour. Cela veut dire qu'il lui aurait fallu de huit à douze jours de Jérusalem à Akaba. A partir de là, ils voyagèrent «trois jours dans le désert» et campèrent dans la vallée de Lémuel (1 Néphi 2:6). Après examen des cartes et de la topographie, nous croyons qu'il n'y a qu'une seule oasis qui pourrait se qualifier pour être ce lieu de campement important: Al Beda dans l'Oued El Afal, en Arabie séoudite. Ils peuvent y être restés deux à trois années bien remplies, au cours desquelles les fils auront été renvoyés deux fois à Jérusalem pour remplir des missions comportant chaque fois un mois de voyage, plus le temps nécessaire pour se préparer et récupérer des voyages et les journées passées à marchander avec Laban et à aller chercher leur or et leur argent. Ensuite il y a eu les longues journées d'étude et d'assimilation des enseignements se trouvant sur les plaques d'airain. Et lorsque Ismaël et sa famille se sont joints à eux, il a dû y avoir les préparatifs des cinq mariages ainsi que les festivités qui ont suivi.

Il est probable aussi que Léhi a mis à profit ce temps pour ensemencer. C'est ce qui semble ressortir de ce passage où Néphi dit que lorsque la colonie était sur le point de quitter la vallée de Lémuel: « . . . nous réunîmes tout ce que nous devions emporter dans le désert, tout *ce qu'il nous restait des provisions dont le Seigneur nous avait pourvus; et nous prîmes des semences de toutes sortes*» (1 Néphi 16:11; italiques ajoutés). Oui, nous pensons que plusieurs années ont facilement pu être consacrées à ces activités.

Après le séjour au premier camp, les deux familles, maintenant unies par quatre mariages au moins (Zoram épousa une des cinq filles d'Ismaël), fit ses bagages et avança vers le sud-sud-est le long du bord de la mer Rouge jusqu'à un endroit situé à quatre jours de voyage de là qu'ils appelèrent Shazer. Nous avons étudié la carte, estimant qu'en quatre jours ils avaient pu couvrir environ cent soixante kilomètres, ce qui les aurait amenés à l'oasis d'Azlan dans l'oued Azlan (voir fig. 7). Elle constitue un endroit naturel où ils ont pu se reposer pendant un certain temps.

Nous ne savons pas pendant combien de temps la famille est restée à Shazer, probablement assez longtemps pour semer et attendre la récolte. Mais Néphi raconte qu'au bout d'un certain temps ils se mirent de nouveau en route, se dirigeant toujours vers le sud-sud-est (16:14). Cette fois ils semblent s'être procurés leur nourriture grâce à la chasse (16:15). Pourquoi? Avaient-ils eu une mauvaise récolte? Quel genre de gibier trouvèrent-ils? Quoiqu'il en soit, ils continuèrent à avancer jusqu'à ce que «après . . . de nombreux jours» ils dressassent le camp pour se reposer et chasser le gibier. Néphi ne donne pas de nom à ce campement, mais pour eux ce fut le camp de l'épreuve: l'arc d'acier de Néphi se brisa et la famille risquait sérieusement de mourir de faim puisque les arcs des autres avaient «perdu leurs ressorts» (16:21). Il est possible que la famille ait de nouveau essayé de semer. Ce que nous savons, c'est que Néphi, ayant reçu des instrutctions du Seigneur, se fit un nouvel arc en bois et repartit à la chasse.

Il est probable qu'une nouvelle saison de récolte s'écoula avant que les familles ne repartissent dans la même direction jusqu'à Nahom, situé sur le dix-neuvième parallèle ou tout près. Ici le séjour a pu se prolonger, attendu que le membre le plus âgé de la colonie, Ismaël, y mourut (16:34). Il est certain que pour lui assurer son confort, ils n'essayèrent pas de voyager; ensuite il dut y avoir une période de deuil avant qu'ils ne levassent le camp et ne continuassent leur chemin. Néphi dit explicitement dans le cas du séjour à Nahom que Léhi y séjourna «un certain temps» (16:33).

Après avoir quitté Nahom, le groupe tourna «presque vers l'est» et poursuivit son chemin jusqu'à arriver enfin à Abondance sur les rives d'Irréantum (1 Néphi 17:1-5). Ils avaient passé huit années dans le désert (17:4) et allaient passer un temps non précisé à Abondance. Nous avons essayé d'estimer le temps qu'il aurait fallu pour faire fondre du minerai, faire des outils, construire un navire et récolter des semences pour le voyage. Cela a-t-il pu prendre jusqu'à deux ou trois années encore? Si on tient compte d'une différence de quatre ans entre la chronologie biblique officielle et la chronologie du Livre de Mormon, Jérusalem dut être détruite pendant qu'ils étaient à Abondance. Chose intéressante, lorsqu'ils arrivèrent en Amérique, Léhi avait reçu une vision confirmant la destruction de Jérusalem (2 Néphi 1:4; voir aussi 2 Rois 25:2).

C'est ainsi que prenaient fin nos recherches. L'itinéraire et la chronologie tels que nous les reconstituâmes nous montraient Léhi rejoignant une des routes les plus parcourues de l'Antiquité, la route de l'encens partant de Salalah. Pour nous, cela explique la présence des sources d'eau citées, la direction prise par le groupe et les gens qu'ils rencontrèrent indubitablement.

Nous étions maintenant prêts à mettre l'hypothèse à l'épreuve en parcourant le terrain, contrôlant des distances, découvrant par nous-mêmes l'existence de la route de l'encens et examinant cette région vieille de dizaines de siècles qui correspond si bien à la description d'Abondance. Nous étions prêts à partir pour l'Arabie! (*A suivre*)

A la recherche de la route de Léhi

Deuxième partie: Le voyage

PAR LYNN M. et HOPE A. HILTON
Photos de Gerald W. Silver

Au bout de près de quatre mois de préparatifs accélérés, nous étions prêts à aller en Arabie. Nos amis du Moyen-Orient furent alertés. Nous avions la tête et les valises bourrées d'informations provenant de documents antiques, d'explorateurs modernes et d'indices fournis par les Ecritures. Armés du sentiment réel de remplir une mission et pleins d'enthousiasme pour l'aventure, nous quittâmes Salt Lake City le 15 janvier 1976 pour suivre le plus possible de ce que nous avions reconstitué de la route de Léhi. Jerry Silver, excellent photographe du Deseret News de Salt Lake City, et Cynthia, notre fille de vingt-cinq ans, de Washington, nous accompagnaient.

Le département d'Etat des Etats-Unis nous conseilla de faire le voyage en sens inverse, en commençant à Salalah (sultanat d'Oman), sur la mer d'Oman, pour finir à Jérusalem. Cette façon de faire réduirait à un minimum les difficultés d'entrer — qui néanmoins allaient être nombreuses — dans les quatre pays par lesquels nous devions passer. Une situation militaire incertaine nous mit dans l'impossibilité de visiter deux régions: un morceau en Arabie séoudite le long de la mer Rouge où nous pensons que Léhi a voyagé entre la vallée de Lémuel et Shazer, et l'étendue désertique allant d'Abha vers l'est jusqu'à la mer d'Oman que nous pensons avoir été la route de Léhi jusqu'au pays d'Abondance. Mais nous survolâmes certaines parties de cette région et nous persuadâmes à d'autres égards que nous avions couvert la route qu'on pourrait à notre avis très raisonnablement considérer comme ayant été celle de Léhi. Bien que nous ayons fait le chemin en sens inverse, nous allons présenter nos découvertes dans l'ordre dans lequel Léhi les aurait rencontrées.

Nous sommes très conscients de ce que nos conclusions à propos du mode de vie de Léhi dans le désert ne sont correctes que dans la mesure où le mode de vie des Bédouins que nous avons observé ressemble encore à celui de leurs ancêtres d'il y a deux mille six cents ans. Ce que nous avons vu a été extrêmement utile et révélateur, mais on ne peut pas considérer les choses comme prouvées sans que des recherches beaucoup plus approfondies soient encore faites dans le domaine de l'archéologie, de l'anthropologie et de la linguistique.

Nous n'avions que cinq semaines à consacrer à l'entreprise au Moyen-Orient — une autre raison (en plus de notre confort) pour laquelle nous préférâmes confier notre transport à des autos climatisées plutôt qu'à des chameaux ou à des ânes. Des grand-routes pavées couvrent maintenant

Quand on regarde vers le sud, de l'autre côté du golfe d'Akaba, on voit les montagnes de l'Arabie séoudite derrière les navires marchands. Lorsque Léhi quitta Jérusalem, il passa probablement par Akaba et vit ce bras de la mer Rouge.

une grande partie de l'itinéraire, des grand-routes calquées sur les anciennes routes de l'encens par les exigences puissantes des puits et de la topographie.

Lorsque Léhi eut quitté Jérusalem, il n'aurait pas pu aller très loin en direction du sud ou de l'est sans arriver au désert. En regardant le terrain tout en contraste: escarpé, accidenté et rocailleux autour de Jérusalem, et cependant aride, sablonneux et relativement égal dans le désert — nous acquîmes la conviction que Léhi dut acheter des chameaux avant de s'être avancé trop loin dans le désert, probablement dès qu'il en approcha. Quel que fût l'itinéraire qu'il utilisa pour quitter Jérusalem, il devait rencontrer des marchés de chameaux où il pouvait échanger ses ânes contre des chameaux. Il avait peut-être même avec lui les liquidités qu'il utilisa — le fait de laisser son or et son argent derrière lui ne signifie pas qu'il partit sans le sou. Ces marchés de chameaux sont toujours là: vastes et poussiéreux dans le vacarme des acheteurs et des vendeurs.

Quinze voyages faits précédemment en Terre Sainte nous avaient appris que Léhi ne disposait que de deux manières de quitter la ville de Jérusalem. La route de l'est se divise pour constituer deux des trois routes principales allant de Jérusalem à Akaba (voir figure 5 et *l'Etoile* de juillet). Nous explorâmes les trois itinéraires. Nous ne suivîmes pas la variante, qui n'est plus qu'un sentier sur la montagne escarpée qu'est la montagne Salée. Sa-adi Fatafitah, notre ami qui nous accompagna sur une grande partie de l'itinéraire, avait fait lui-même ce trajet à pied et nous avait assuré qu'il était toujours praticable quoique difficile. Après avoir évalué tous les itinéraires, nous en vînmes à accorder une légère préférence à la route centrale qui va presque jusqu'à Jéricho, puis tourne vers le sud en passant devant la sinistre Qumran, à l'ouest de la mer Morte, bien que l'on puisse trouver de bons arguments pour étayer l'hypotèse que Léhi a pu utiliser la Route royale. Quelqu'un qui suit la route de Qumran à l'est de Jérusalem sort vite de la ville. Le fait que le terrain descend peut expliquer pourquoi les chrétiens du temps de Titus l'ont choisie pour s'enfuir par là.

Le côté occidental de la mer Morte, qui, à quatre cents mètres en dessous du niveau de la mer, est l'endroit le plus bas sur la face de la terre, n'est pas un endroit accueillant. Nous y trouvâmes un désert total. L'eau saturée de minéraux est stagnante dans la longue faille géologique, mais nous fûmes étonnés de trouver beaucoup de sources d'eau fraîche le long de cette côte occidentale. Il y a aussi une excellente plage qui, selon Salim Saad, qui avait passé la plus grande partie de sa vie dans la région, était régulièrement utilisée comme piste dans les temps anciens.

Il nous semblait que Léhi dut choisir la rive occidentale de la mer Morte plutôt que l'orientale parce qu'il s'y trouverait dans son pays natal, la Judée, plutôt que dans les nations «étrangères» d'Ammon, de Moab et d'Edom que traversait la Route royale. Sur la rive ouest, il aurait aussi évité les centres de population juive de Hébron et de Beer-Schéba, où on risquait de le reconnaître plus facilement comme étant celui dont la vie avait été menacée pendant qu'il habitait à Jérusalem.

L'oued al'Araba

Nous nous étonnions devant le déterminisme géologique qui semble imposer à toutes les routes de mener à Akaba. Il nous fut certainement plus facile de le comprendre une fois que nous fûmes entrés dans l'oued al'Araba, l'extension géologique de la vallée profonde dans laquelle se trouvent le lac de Galilée, le Jourdain et la mer Morte. Il fait partie du remarquable système des «graben», qui s'étend depuis la vallée du Beka au Liban jusque loin en dessous du golfe d'Akaba sur la mer Rouge au sud.

La partie nord de l'oued al'Araba se déverse au nord dans la mer Rouge. L'extrémité sud de l'oued s'écoule vers le sud dans la mer Rouge. En le regardant, nous vîmes une large plaine de sable poussiéreuse, chaude en été, glaciale en hiver. De hautes montagnes s'élancent des deux côtés vers le ciel de cinq à dix-huit kilomètres de distance. Il y a peu de pluie, ce qui ne laisse pousser de temps à autre qu'une touffe d'herbe ou un tamaris. A part la route royale, cette plaine est la seule route allant de Jérusalem vers le sud. Depuis les temps anciens, elle est peuplée par intermittence par des Bédouins nomades. Nous vîmes beaucoup de tentes bédouines et des chèvres, des moutons et des chameaux paître dans l'oued; irrésistiblement des images du passé antique défilèrent devant nos yeux.

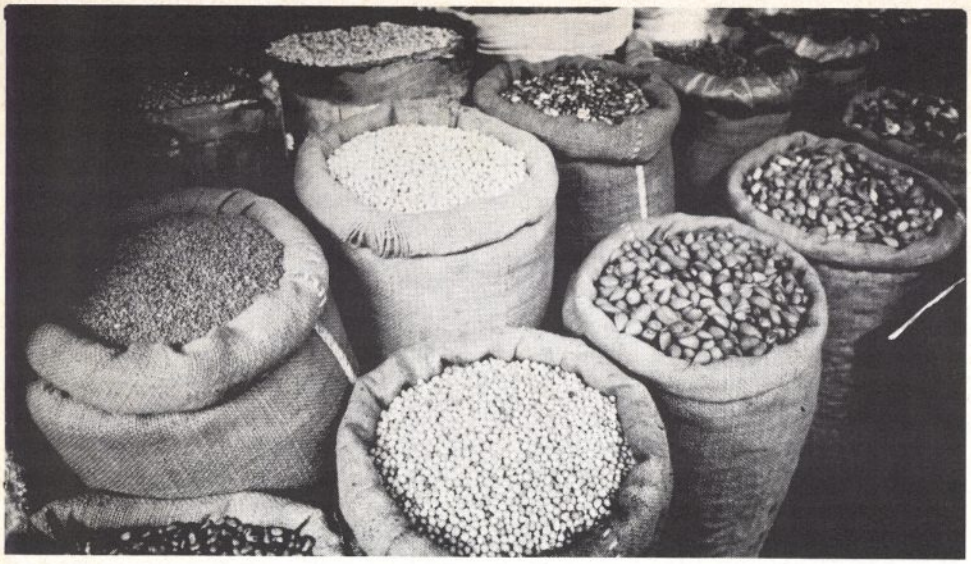
L'historien grec Strabon, écrivant au premier siècle de notre ère, rapporte que «les marchands de chameaux ne voyageaient (dans cette région) que la nuit, se guidant sur les étoiles et, comme les marins, emportaient aussi de l'eau quand ils voyageaient» (Strabon, p. 121). Léhi a peut-être fait la même chose.

Accompagné de toute sa famille et avec ses animaux chargés de provisions, Léhi n'aurait pas pu distancer un poursuivant s'il y en avait eu; et des habitants du désert, habiles pisteurs, auraient pu être engagés pour trouver Léhi s'il avait essayé de se cacher.

Toutefois nos amis nous mirent au courant de la règle immuable de la péninsule arabique qui a pu être utilisée à bon escient par Léhi: celle de l'asile. Une fois qu'un sheik convient d'accepter un réfugié, la tribu doit le protéger contre n'importe lequel de ses ennemis. Bien entendu si le sheik le refuse, il peut être tué sur place. Léhi a pu profiter de ce code antique en voyageant de la juridiction d'une tribu à l'autre.

Les provisions

Nous savons que Léhi prit des «provisions» pour son voyage (1 Néphi 2:4); et nous essayâmes d'en reconstituer la liste. Nous savons qu'elles comprenaient ses tentes et probablement de la nourriture comme du blé, de la farine, de l'orge, du lait sûr séché, de l'huile d'olive ou de sésame, des olives, des dattes, quelques ustensiles de cuisine et de laiterie, et des armes telles que arcs, flèches et



Noix, grain, haricots et condiments à vendre dans un marché de Jérusalem. Bien que beaucoup de choses aient changé au Moyen-Orient depuis le temps de Léhi, la plupart des produits alimentaires de base d'aujourd'hui sont ceux que la famille de Léhi aurait utilisés.

Ce marchand arabe conserve du miel dans un sac en peau de chèvre. Les sacs en peau de chèvre sont utilisés depuis des millénaires, pas seulement pour le miel, mais aussi pour le grain, l'eau, l'encens et beaucoup d'autres choses.

couteaux. Nous acceptâmes l'invitation d'un jeune Bédouin. Sa famille était modérément aisée pour des nomades. Quand nous approchâmes de la tente, nous pûmes voir tout ce qu'ils possédaient. Il y avait un âne qui mangeait dans la cour, un cheval et un chameau dans le lointain, des moutons et un dindon qui vous marchaient dans les pieds. Quand nous passâmes l'entrée de la tente noire et raide, nous vîmes des paniers tissés à la main pendus aux perches centrales remplis de casseroles, certains paniers à moitié remplis d'outres à eau. La fosse à feu était entourée de carpettes et d'oreillers, avec des selles et des brides dans le coin. Nous pûmes voir toute leur garde-robe dans une vieille boîte de carton poussée dans l'autre coin. Il n'y avait pas de fenêtre, la seule lumière provenait de l'ouverture de la tente et des braises du feu. Nous ne vîmes pas de jouets. La lourde tente noire en poil de chèvre, avec des morceaux blancs faits de laine de mouton, était ancrée par des cordes et des piquets de tente. La seule eau qu'ils avaient se trouvait dans les outres.

Il y avait dans la tente une section pour les femmes, et les femmes de notre groupe furent invitées à essayer quelques-uns de leurs vêtements et de leurs bijoux. Les femmes portent des robes noires joliment brodées de motifs multicolores de fleurs et d'animaux. Elles ont toujours la tête couverte d'un châle dont la couleur varie selon les coutumes tribales. Elles se couvrent le visage d'un voile noir quand elles quittent la sécurité de la tente.

Le vêtement des hommes était simple: une longue chemise blanche et une large ceinture par temps chaud. En hiver, ils y ajoutent un *aba* ou manteau de couleur sombre, fait avec une laine grossière de mouton tissée à la main. Il est très chaud et protège de la rosée et des pluies occasionnelles. Il sert aussi de couverture.

Tous les détails qui précèdent sont intéressants, parce que les conditions de vie des Bédouins n'ont guère changé depuis 600 av. J.-C. . Les possessions de nos amis bédouins ont donc pu ressembler à ce que le groupe de Léhi emmena en voyage.

Une autre raison pour laquelle Léhi, malgré sa richesse, devait certainement veiller à ce que ses bagages fussent légers, c'était la volonté de se protéger des tribus pillardes du désert qui auraient naturellement été voir de plus près une petite caravane porteuse de nombreuses marchandises.

Léhi portait probablement ses provisions dans des sacs en peau de chèvre, ces sacs qui, nous le constatâmes, sont toujours utilisés tout le long de la route dans la péninsule arabe. Dans un marché d'Akaba, nous découvrîmes une outre à eau d'apparence vénérable faite avec la peau d'une chèvre adulte de grande taille. Les pattes de devant avaient été cousues ensemble avec une lanière de cuir vert. Les pattes arrières une fois nouées, elle devenait étanche. Le cou de l'animal constituait l'ouverture de l'outre.

Elle avait vraiment l'air vieille et considérablement utilisée, mais nous fûmes néanmoins surpris lorsque l'homme à qui nous l'achetâmes nous apprit qu'elle avait au moins dix générations d'âge. Sceptiques, nous demandâmes comment on pouvait tanner une peau de manière à ce qu'elle demeurât souple et étanche aussi longtemps, Le marchand répondit que son peuple remplit un sac neuf ou une peau neuve de miel et de lait de chameau et l'enterre pendant six mois. Lorsque l'on retire la peau du sol à la fin de ce temps, les poils tombent et on tanne la peau à fond. Nos amis arabes confirmèrent que c'est là une des méthodes de tannage connues et qu'il n'était pas impossible qu'une outre bien tannée fût utilisable par une famille pendant deux ou trois cents ans ou davantage.

Il est impossible à un voyageur de se rendre de Jérusalem à la côte orientale de la mer Rouge par terre sans

passer par Akaba; il n'y a certainement pas de route moderne qui la contourne. Léhi ne voulut probablement pas que sa famille se reposât longtemps dans la ville — et de fait, ils continuèrent dans le désert pendant trois jours — mais ils durent au moins réapprovisionner leur réserve d'eau et ils y passèrent peut-être même la nuit. Entretemps ils devaient avoir voyagé de dix jours à deux semaines et l'oasis avec ses palmiers dattiers imposants et ses lauriers-roses dut être la bienvenue, aussi bien pour les hommes que pour les bêtes. Nous vîmes au moins deux douzaines de puits d'eau douce dont certains n'avaient que deux mètres de profondeur.

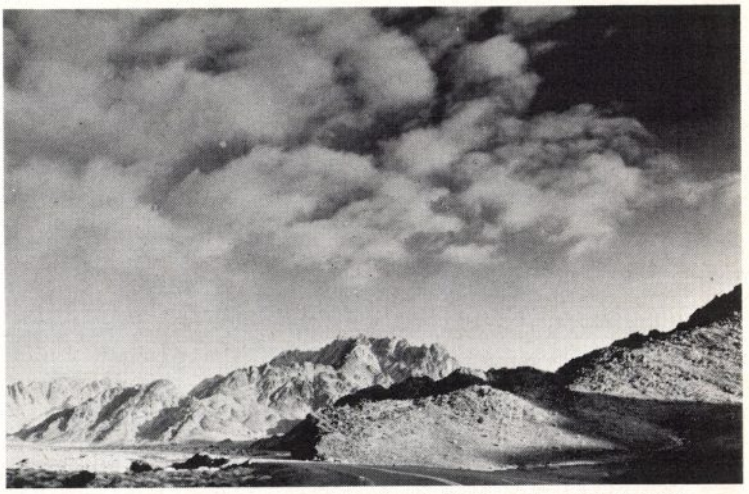
Près d'Akaba, les eaux bleues et pures de la mer Rouge scintillent sous le soleil éclatant du désert. La visibilité sous eau est étonnante: quarante mètres de profondeur. Il y a d'énormes monticules de corail aux couleurs multicolores qui bordent cette plage sur des kilomètres, et les eaux limpides renferment des milliers de poissons tropicaux aux jolies couleurs. Cet endroit devait constituer un délicieux changement pour Léhi après dix jours de marche dans le désert depuis Jérusalem.

Nos recherches nous avaient appris qu'une industrie du fer et de l'acier existait là au moins depuis le neuvième siècle avant Jésus-Christ; nous fûmes donc contrariés de constater que les antiques fonderies du roi Salomon étaient dans une zone de guerre.

Néphi, pendant qu'il construisait son bateau à Abondance, nous précise qu'il fit un soufflet de peau pour aider à la fusion du minerai. Cela nous intéressa donc de découvrir un soufflet de peau dans un vieux soukh de Salalah que nous considérons être le pays d'Abondance. Le soufflet pendait, noirci et négligé, au mur d'une forge. Le forgeron nous dit qu'il avait été utilisé par son père, le père de son père et pendant vingt-quatre générations (soit six cents ans). Nous n'avions encore jamais vu de soufflet comme celui-là. Ce n'était pas le système pompe, comme le soufflet européen, mais il ressemblait plus à un accordéon. La peau tannée du cou de la chèvre était liée autour d'un raccord en bois qui s'adaptait à un col de fer que l'on plaçait naturellement sous le feu. Cela me rappela un tuyau d'argile remontant à 1 000 av. J.-C. que nous avions vu au Musée d'Israël à Jérusalem, qui avait également été utilisé pour transporter l'air d'un soufflet à la forge. Les quatre pattes de la peau de ce soufflet de Salalah avaient été repliées vers l'arrière et soigneusement liées. L'extrémité arrière tout entière était ouverte, la peau étant attachée à deux bois parallèles, ce qui lui donnait l'apparence d'un porte-monnaie de femme que l'on referme au-dessus. Le forgeron nous montra comment prendre ces deux bois d'une main, les tenant ouverts pendant que nous remontions la peau pour aspirer de l'air et ensuite les refermant tandis que nous redescendions le sac, obligeant l'air à passer par le col. Nous pûmes constater qu'il marchait vraiment bien et nous nous demandâmes si ce soufflet était différent de celui de Néphi.

Quand on voit avec quelle difficulté et quel soin on doit fabriquer les outils dans le désert, on se rend compte de la grandeur héroïque de Néphi qui put trouver du minerai, forger ses propres outils et ensuite bâtir son propre bateau.

Quand il quitta Akaba, Léhi remonta probablement l'oued Oumm Jourfayn. Comme il n'y a pas d'autre itinéraire pratiquable vers le sud pour entrer en Arabie, la grande route actuelle passait aussi par là. Dans le lointain on voit le golfe d'Akaba, probablement la «fontaine de la mer Rouge» (1 Néphi 2:9).



L'extrémité de l'oued Oumm Jourfayn rejoint l'extrémité d'un autre oued plus long, l'oued El Afal. C'est non loin d'ici que Léhi tourna probablement vers le sud et suivit l'oued El Afal jusqu'à la mer Rouge elle-même.

Avant notre voyage, nous avions eu certaines interprétations selon lesquelles Léhi avait voyagé «trois jours dans le désert» au départ de Jérusalem (1 Néphi 2:6). Toutefois le verset 5 montre assez clairement qu'ils commencèrent à compter les trois jours à partir du moment où le groupe arriva aux «limites du désert près du rivage de la mer Rouge», ce qui dut être Akaba. Mais il y avait quelque chose qui nous intriguait dans le texte: Néphi parle de descendre «le long des limites du désert *près* du rivage de la mer Rouge» et de voyager «dans le désert dans les ré-

L'oued El Afal, qui a pu être la «vallée de Lémuel» (voir 1 Néphi 2:10), descend graduellement sur cent soixante kilomètres depuis le sommet jusqu'à la mer. La pente douce et lisse est idéale pour voyager à dos de chameau.

Plus près de la mer Rouge, l'oued El Afal est flanqué par des falaises hautes et escarpées. C'est peut-être sur une de ces montagnes que Néphi «fut ravi dans l'esprit du Seigneur» (1 Néphi 11:1).

gions frontières qui sont *les plus proches* de la mer Rouge (1 Néphi 2:5). Quelle distinction faisait-il là? Une fois que nous arrivâmes sur place, la pensée de Léhi nous devint plus claire.

La plaine côtière se resserre vers la région située entre la mer Rouge et les montagnes de la péninsule arabique. Sa plus grande largeur est de soixante-dix-sept kilomètres dans la région proche de Djeddah (voir les figures 7 et 9). Appelée Tihama par les résidents locaux, c'est l'ancienne route de l'encens et l'itinéraire le plus logique pour le groupe de Léhi. Nous calculâmes quelle distance à peu près Léhi aurait pu parcourir en trois jours et fîmes un voyage éclair sur cette distance au sud d'Akaba pour voir si nous pouvions identifier des localisations possibles de la vallée de Lémuel et de la rivière Laman. Nous examinâmes naturellement de très près tous les systèmes d'oueds, tous les rivages et toutes les montagnes.

La chose géographiquement logique à faire — en fait la seule chose à faire — c'est de s'éloigner de la mer Rouge, de monter les collines vers l'est en traversant la chaîne de montagnes en de très larges courbes. Les anciennes tempêtes ont rempli tous les endroits accidentés d'une «assiette» de sable et de gravier sur une longueur de quarante kilomètres jusqu'au sommet (hauteur: 940 mètres). Des gens sans animaux auraient pu parcourir ces montagnes en montant mètre par mètre les flancs abrupts et rocailleux ou en faisant le chemin épuisant le long des sommets hérissés, mais manifestement l'oued était une supergrand-route bien pratique comme en témoignaient les chameaux lourdement chargés passant devant notre voiture avec un majestueux dédain.

Au sommet (voir fig. 9), l'oued se divise. Une branche conduit vers le désert dans la direction de l'est. Mais un autre oued descend sur bien des kilomètres vers le sud en des courbes paresseuses jusqu'au bord de la mer. Cet oued, El Afal, est parallèle à la rive est du golfe d'Akaba, mais les montagnes qui se dressent entre les deux le cachaient à nos yeux. Nous descendîmes cet oued, que nous croyons représenter les limites *près* de la mer Rouge, nous arrêtant finalement à son oasis, un village appelé Al Beda, en Arabie séoudite.

C'est ainsi que nous vîmes concorder ces indices géographiques avec la description que Néphi nous avait donnée. Bien entendu cette reconstitution n'est qu'une supposition, notre problème étant qu'elle ne paraît pas suivre l'ordre dans lequel Néphi présente les choses, même si sa signification pourrait correspondre à ce que nous avons découvert. Les limites «les plus proches» de la mer Rouge étaient peut-être les vingt-neuf kilomètres entre Akaba et Houmaydah, où la route et la plage sont quasiment la même chose. Ensuite, les frontières «près» devaient être le moment où ils s'écartèrent pour continuer vers l'est et le sud le long de quatre-vingt-treize kilomètres de l'oued Oumm Jourfayn et l'oued El Afal jusqu'à Al Beda. Lorsque Néphi dit plus tard qu'ils restèrent «aux frontières, près de la mer Rouge» (1 Néphi 16:14), il indiquait probablement la région située à mi chemin le long de la côte près de Djeddah où ils voyagèrent de nouveau sur la côte même. Mais pour nous, notre découverte de ce que voulait dire «près» et «les plus proches» suggérait une possibilité tout aussi passionnante: qu'Al Beda a pu être le camp de Léhi dans la vallée de Lémuel. Nous avions quelques indices pour soutenir cette conclusion provisoire. Il nous paraissait clair que les «limites près» de la mer Rouge étaient l'oued supérieur dans lequel ils passèrent le gros de leur temps et les frontières «les plus proches» représentaient la plaine côtière proche s'étendant vers l'est jusqu'à sa première chaîne de montagnes. Tout à coup, les termes utilisés par Néphi revêtaient un sens plus grand pour nous.

Une des nombreuses oasis de l'antique pays de l'encens le long de la côte ouest de l'Arabie. Aucun voyageur ne peut survivre longtemps sans eau dans ce pays; Léhi s'arrêta certainement à beaucoup d'oasis de ce genre pendant son voyage.

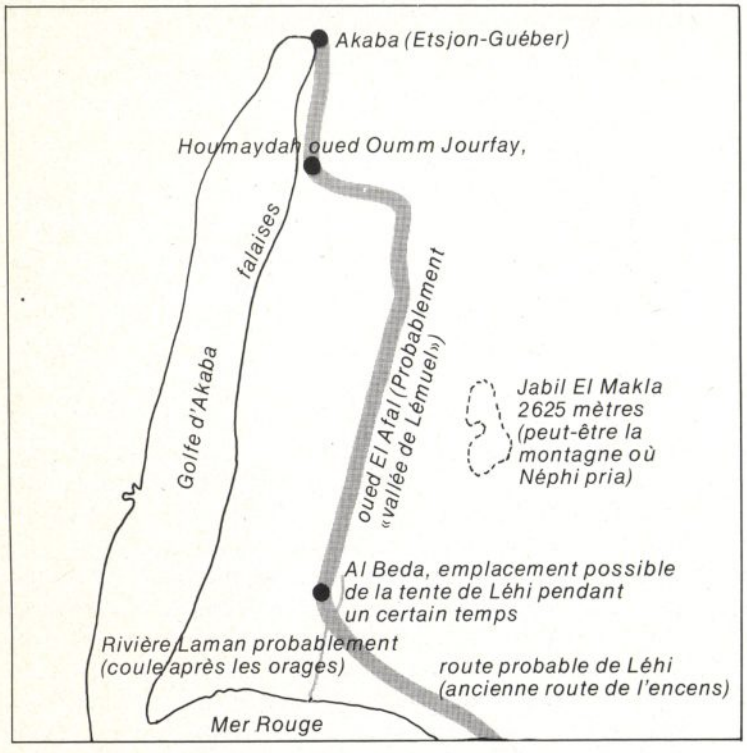


Figure 9

Situation probable de la tente de Léhi dans la vallée de Lémuel (également itinéraire d'une ancienne rout de l'encens).

Distance

D'Akaba à Al Houmaydah (en longeant le bord de la mer)	*29 km*
D'Houmaydah au sommet de l'oued Oumm Jourfayn	*40 km*
Du sommet à Al Beda dans l'oued El Afal	*53 km*
Le voyage de «trois jours» (1 Néphi 2:6) pourrait bien donner ce total	*122 km*
D'Al Beda (embouchure probable de la rivière Laman) à la mer Rouge	*34 km*

Léhi dressa la tente dans une vallée près d'une rivière d'eau qui se déversait dans la mer Rouge (1 Néphi 2:8). De nos jours, dans *toute* la pénisule arabique, il n'y a pas une seule rivière d'une importance quelconque qui coule toute l'année et atteint la mer. Les chutes de pluie annuelles de cette région sont d'environ dix à vingt-quatre millimètres. Il y en a un peu plus dans les montagnes du Yémen dans le coin sud-ouest et dans les monts Kara de Salalah, mais elles ne suffisent pas pour créer des cours d'eau. Par conséquent il n'y a pas de vraie rivière que nous pourrions identifier aujourd'hui comme étant la rivière Laman. Aucun document ancien non plus n'en révèle. S'il y en avait eu une, les gens vivraient sur ses bords depuis des générations. Mais cela ne règle pas la question.

L'hébreu de l'Ancien Testament utilise deux mots que l'on traduit en français par le terme «rivière». Un des mots, *nachalah*, signifie «torrent d'hiver», mais on le traduit «rivière» quand il décrit l'oued al-'Arish ou l'Arnon.

Ces rivières s'assèchent en été. Mais les orages caractéristiques de l'hiver produisent un véritable torrent. Notre guide et ami archéologue Salim Saad dit que les oueds coulent pendant deux ou trois jours après un orage et que, dans la péninsule arabe, la saison des pluies se limite presqu'entièrement à janvier et à février. Lorsque l'eau débouche des collines dénudées dans les oueds en pente et au fond large, «elle descend avec beaucoup de force».

Le deuxième mot hébreu, *nahar*, désigne un «cours d'eau permanent». On utilise le mot dans l'Ancien Testament pour désigner l'Euphrate et le Nil qui effectivement

coulent sans arrêt. C'est ainsi que l'hébreu tient compte des variations dans la signification du mot «rivière».

Il est tout à fait probable qu'après avoir vu un orage se déverser sur l'oued El Afal, Léhi ait parlé d'un «torrent d'hiver» ou *nachalah,* quand il décrivit «la rivière d'eau». Il est possible aussi que la source d'Al Beda ait formé un petit cours d'eau qui coulait vers le sud sur trente-quatre kilomètres pour se déverser dans la mer Rouge. Ce qui a pu être un surplus d'eau à l'époque serait maintenant absorbé par la culture plus intensive de l'oasis.

Bien entendu, l'oued El Afal et l'oued Oumm Jourfayn ce n'est pas nous qui les avons découverts. Ils avaient constitué une partie essentielle de la route de l'encens, vieille d'innombrables siècles longeant l'itinéraire de la mer Rouge depuis le sud jusqu'à Akaba; cependant nous vîmes peu de bâtisses ou de constructions importantes sur le chemin. Il y avait quelques digues modernes, mais aucune tente bédouine dans le cours principal de ces deux oueds. Mais aux extrémités inférieures de la plupart des petits passages latéraux qui donnaient sur l'oued principal, nous pûmes voir des tentes et des troupeaux. Il y avait du fourrage en abondance pour chameaux sous forme de touffes d'herbe et de tamaris au fond de ces oueds, et les ânes, les chameaux, les moutons et les chèvres les mâchaient paisiblement.

Nous roulions sur une nouvelle route asphaltée qui, autant que nos guides pouvaient le dire, suivait la vieille route caravanière. C'était vraisemblable puisque les caravanes de chameaux qui suivirent ce chemin pendant des siècles devaient naturellement prendre les pentes les plus faciles, et les chameliers devaient adapter leur voyage à la distance la plus courte entre deux points. Si nos déductions étaient correctes, nous passions bel et bien sur l'itinéraire que Léhi avait pris dans l'oued El Afal. Il nous était difficile d'exprimer nos sentiments. Si Al Beda avait effectivement été le camp dans la vallée de Lémuel, c'était la base que les fils de Léhi avaient quittée deux fois pour retourner à Jérusalem. C'était l'endroit où Léhi lut et étudia les plaques d'airain et dit à sa famille quelle était sa généalogie. C'est là que Léhi offrit plusieurs holocaustes. C'est là qu'il rêva de la barre de fer et de la venue du Messie. C'est là que Néphi eut sa propre vision de la vie mortelle du Christ et de la mission des apôtres, du voyage de Christophe Colomb, de son propre peuple parmi la grande nation gentile en Terre Promise et du rétablissement final de l'Eglise. C'est là que Néphi expliqua l'allégorie des oliviers franc et sauvage. C'est là qu'ils durent semer et récolter en leur saison et célébrer en grande pompe les cinq mariages dans le désert. C'est là aussi qu'au grand étonnement de la colonie, le Liahona apparut à l'extérieur de la tente de Léhi pour les conseiller et les mener à leur destination inconnue.

Le simple fait qu'une route de l'encens vieille de nombreux siècles existait même du temps de Léhi ne veut pas dire que Léhi savait jusqu'où il devait la longer, ni où il pouvait quitter la partie plus encombrée de la route pour en suivre la partie moins fréquentée. Léhi avait donc vraiment besoin du Liahona; bien entendu le Liahona fut utilisé et donné à la famille de Léhi aussi bien pour la guider spirituellement que pour la diriger dans ses voyages. Le Liahona ne marchait que lorsqu'ils étaient justes. Quand ils refusaient de se repentir, ils perdaient leur chemin aussi bien physiquement que spirituellement. L'analogie est instructive.

Il y a beaucoup de montagnes splendides dans les environs immédiats d'Al Beda où Néphi put être emporté dans sa vision détaillée et complète de la mission du Sauveur et des grands énénements historiques jusqu'à la fin des temps (voir 1 Néphi 11:14). La montagne voisine la plus haute se trouve à trente et un kilomètres au nord-est dAl Beda; appelée Jobal Al Lawz, elle s'élève à 2550 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Léhi donna à la rivière d'eau qui coulait sous leurs yeux le nom de son fils aîné Laman. Néphi prend soin de noter que Léhi prit la rivière comme objet de morale pour son fils quand il «vit que les eaux de la rivière se déversaient dans la fontaine de la mer Rouge» (1 Néphi 2:9). Ceci implique peut-être que Léhi ne pouvait pas de l'endroit où il avait dressé son camp que les eaux se déversaient dans la mer Rouge. Al Beda se trouve à trente-quatre kilomètres au nord de l'endroit où l'oued se déverse dans la mer Rouge.

L'étude de nos cartes et de notre géographie nous fournit aussi la signification de l'expression «fontaine de la mer Rouge». Une fontaine, c'est la source; et il est clair que le golfe d'Akaba, constituant l'extension nord-est de la mer Rouge, pouvait être appelé la fontaine de cette mer.

Léhi dit de la vallée de Lémuel qu'elle est «ferme et constante, et inébranlable» (1 Néphi 2:10). L'aspect moderne de l'oued El Afal, c'est bien cela, son fond sablonneux fermement bordé par de solides montagnes. Et c'est ainsi que notre cœur se réjouit. Nous avions trouvé un bon candidat comme emplacement de la vallée de Lémuel. Nous ressentîmes un esprit spécial dans l'oued de El Afal près de l'oasis d'Al Beda en Arabie séoudite.

Les tentes

Nous essay âmes ensuite de nous imaginer les détails de ce campement où, selon nos estimations, Léhi put rester jusqu'à trois ans. Le caractère le plus distinctif de notre reconstitution mentale, ce fut la présence de tentes. Il a pu y en avoir jusqu'à neuf lorsque la famille d'Ismaël eut rejoint le groupe, une pour chacun des couples. Si les tentes que nous vîmes dressées dans toute la péninsule arabique étaient typiquement celles que les habitants utilisaient depuis des siècles, nous pouvions nous faire une assez bonne idée de ce qu'étaient les tentes de Léhi. En fait, ce n'est pas là une supposition risquée,car les historiens disent que la *beit shaar* (maison de poils) n'a pas beaucoup changé avec le temps.

L'Ancien Testament décrit les tentes comme étant «noires» (Cantique des cantiques 1:5) faites de «poil de chèvre» et comportant des cloisons ou «tapis» (Ex. 36:14) avec «pour l'entrée de la tente un rideau» (Ex. 26:36).

Les maisons de poils que nous visitâmes et étudiâmes étaient oblongues et avaient un long toit incliné dont les extrémités retombaient. Les plus petites tentes avaient neuf perches, les trois plus grandes formant le centre et les trois plus courtes se suivant de chaque côté. Des cordons, également tissés à la main avec du poil de chèvre, reliaient la tente aux pieux (également appelés *nails* autrefois) enfoncés dans le sol (voir Juges 4:21). Chaque tente est divisée latéralement par une ou plusieurs tentures en deux chambres ou davantage; au moins une pour les hommes et une pour les femmes et les enfants (on trouvera une description semblable dans Whiting, pp. 65-66).

Il nous est impossible de savoir si les tentes de Néphi correspondaient à sa situation économique d'homme riche ou s'il choisissait délibérément des tentes noires ordinaires.

Un chameau donne environ quatre kilos et demi de poils par an; les chèvres produisent moins. Les poils sont tissés en gros fils à l'aide de fuseaux qu'on tient à la main. Ce fil donne un tissu aussi épais qu'un tapis, très lourd et très résistant, mais aussi très piquant et rugueux.

La «maison de poils» fournit une ombre fraîche pendant les chaleurs de l'été, et cependant, une fois les panneaux latéraux rabattus, elle est chaude en hiver. Les tentes sont lourdes, et bien qu'elles soient mobiles, il était manifeste que Léhi avait besoin d'animaux de bât pour les transporter. La tente bédouine moyenne a environ neuf mètres de long et est de moitié aussi large (Whiting pp. 66). Un chameau pourrait porter une petite tente; un autre animal devait porter les perches, dont une extrémité traînait habituellement dans le sable. Les tentes des sheiks avaient une taille correspondant à leur richesse, mais elles sont construites dans les mêmes matériaux et de la même manière, par sections, avec un système de lacets pour les fixer les unes aux autres, chaque section étant conçue comme charge pour un seul animal.

Léhi dut rester en certains endroits pour que son voyage dans le désert durât huit ans entiers. Apparemment un de ses lieux de campement prolongé dut être la vallée de Lémuel où ils ont dû semer. Léhi prit des «provisions» quand il quitta Jérusalem, et cependant il n'est guère vraisemblable qu'il prit une grande quantité ou une grande variété. Néphi explique qu'après avoir demeuré sous la tente (1 Néphi 16:6) et avoir séjourné dans le désert dans la vallée de Lémuel (1 Néphi 8:2), ils rassemblèrent «*toutes sortes* de semences, de toute espèce, tant de graines de toute espèce que de semences de fruits de toute espèce» (1 Néphi 8:1). Le blé et l'orge étaient bien connus des descendants de Néphi (Mosiah 9:9) et l'épeautre était connu avant le temps de Léhi en Palestine (Esaïe 28:25). C'est peut-être là «les graines de toutes sortes» dont parle Néphi. Le Livre de Mormon dit que ses habitants connaissaient le raisin, l'olive et la figue (1 Néphi 10:12, 3.Néphi 14:16). Parmi les autres fruits cultivés intensément du temps de Léhi au Moyen-Orient, bien qu'ils ne soient pas mentionnés dans le Livre de Mormon, figurent les dattes, les noix de coco et les grenades.

Il est très vraisemblable que la colonie de Léhi cultiva ou acheta le plus possible de ces plants tandis qu'elle habitait la vallée de Lémuel. Comme ils venaient d'une région agricole et qu'il y avait une «rivière d'eau» (qui, même si elle était intermittente, pouvait irriguer certaines des semailles) dans les environs du campement, ils cultivèrent très vraisemblablement eux-mêmes et eurent probablement un régime relativement varié pendant cette période.

Les mariages

Outre ces tâches quotidiennes, nous savons que cinq joyeuses fêtes eurent lieu dans cette vallée: cinq mariages. Aucun événement de la vie sémitique n'est plus fêté par une famille ni plus attendu par une fille que son mariage. C'est le jour par excellence de sa vie où elle a plus d'importance que les hommes. Dans le désert, les préparatifs de ces mariages sont très complexes, puisqu'il faut faire non seulement un trousseau, mais une tente pour les nouveaux mariés. Les coutumes traditionnelles exigent que la population de tout le voisinage soit invitée aux festivités. Faire moins que cela n'aurait pas été un mariage culturellement acceptable.

Les quatre fils de Léhi et Zoram, l'ancien serviteur de Laban, allaient tous se marier. Par chance, il y avait exactement le nombre correspondant de filles dans la famille d'Ismaël. Il est tout à fait extraordinaire qu'Ismaël ait eu cinq filles suffisamment âgées pour être mariées; beaucoup de filles sont fiancées alors qu'elles ne sont qu'enfants et se marient à treize ans. Il est encore plus extraordinaire qu'une de ces filles, l'aînée, ait été disposée à épouser un ancien serviteur, Zoram.

Il était de coutume, dans l'Israël de l'antiquité, que le père ou la parenté d'un jeune homme choisisse sa femme et prenne des dispositions pour le mariage. Il ne fait pas de doute que Léhi, agissant au nom de ses fils, ait négocié avec Ismaël, même si les «négociations» ont pu n'être que des formalités basées sur des arrangements préalables. Zoram, n'ayant pas de famille, fut probablement inclus dans les négociations en tant que fils en vertu de la promesse de Néphi qu'il aurait «place parmi nous» (1 Néphi 4:34).

Si on suivit les coutumes israélites, les négociations produisirent cinq fiançailles. Ordinairement les fiançailles commençaient lorsque le fiancé payait le *mohar* au père de la jeune fille comme compensation pour la perte de sa fille et finissaient avec le mariage, période qui durait rarement plus d'un an. Pendant les fiancailles, le couple se donnait mutuellement le nom de «époux» et «épouse» et il était bien entendu que les fiançailles comprenaient une alliance de fidélité.

Le mariage, à l'époque de l'Ancien Testament, ne demandait pas de sanction gouvernementale ou religieuse. C'était une affaire de famille qui consistait en une alliance publique de fidélité et une reconnaissance du mariage par les bons vœux de la famille et des amis. Il était de coutume, lors des noces, de faire une fête qui durait parfois

une semaine, animée de processions de musique et de danses. Si on envisage la possibilité que les cinq mariages eurent lieu simultanément, la fête a dû être très importante, incluant peut-être les nomades locaux dans les festivités.

Le déplacement vers le sud

Lorsque Léhi eut terminé tout ce qui était nécessaire au camp de Lémuel, il découvrit une boule d'airain «d'un ouvrage curieux» à la porte de sa tente. Elle contenait deux aiguilles qui montraient le chemin qu'ils devaient suivre dans le désert (voir 1 Néphi 16:10). Le Liahona a été qualifié de «compas» en cinq endroits au moins du Livre de Mormon (Alma 37:38, 43, 44; 2 Néphi 5:12; 1 Néphi 18:12), mais il ne marchait que selon l'attention et la foi qu'ils lui portaient (1 Néphi 16:28) et non selon les lignes magnétiques de la terre. De temps en temps une des aiguilles portait aussi une inscription (voir par ex. 1 Néphi 16:26-27, 29).

Pendant que nous étudiions nos cartes à Salt Lake City, nous nous étions demandé pourquoi le Seigneur avait donné le Liahona à Léhi à cet endroit-là, alors que tout ce qu'ils avaient à faire c'était suivre la route de l'encens, une route bien marquée. Lorsque nous pûmes étudier les Ecritures et le paysage en même temps, cela nous donna quelques idées:

1. Le fait que le Liahona montrait «le chemin que nous avions à prendre dans le désert» (1 Néphi 16:10) révélait au groupe de Léhi qu'ils devaient continuer à se diriger vers le sud-sud-est plutôt que de traverser la mer à cet endroit-là ou d'aller dans l'est dans les montagnes. Cette direction coïncidait avec la route relativement sûre de l'encens.

2. Toutefois, la «route» était aussi large que la plaine côtière — jusqu'à soixante-dix-sept kilomètres à son endroit le plus large. Les caravanes à la recherche de fourrage pour les chameaux utilisaient bien entendu toute sa largeur. Un peu plus loin le long de la côte, après Shazer, Néphi spécifie que le Liahona les dirigeait «dans les parties les plus fertiles du désert» (1 Néphi 16:14) peut-être vers des coins d'herbe nourris par la pluie aussi bien que vers les points d'eau plus copieux ou moins utilisés.

3. Le Liahona fut l'instrument vital lorsque Néphi, avec son arc de bois nouvellement fabriqué, demanda où il devait aller pour obtenir la nourriture. La boule l'envoya «au sommet de la montagne «où il découvrit effectivement du gibier» (1 Néphi 16:30, 31).

4. Néphi ne parle pas des indications du Liahona quand ils poursuivirent leur voyage, mais ce fut certainement la raison pour laquelle ils voyagèrent «à peu près dans la même direction qu'au commencement» (1 Néphi 16:33).

5. Plus loin dans le sud-est, ils durent décider quel itinéraire ils allaient suivre là où la piste de l'encens se divise, une des branches allant vers le sud dans la direction de grandes villes et l'autre se dirigeant vers l'est suivant un itinéraire plus difficile. Ce fut de nouveau probablement le Liahona qui leur indiqua qu'ils devaient se diriger «vers l'est».

Suivant les premières indications données par le Liahona, Léhi ordonna de lever le camp dans la vallée de Lémuel. Le groupe traversa la rivière Laman et marcha ensuite «l'espace de quatre jours dans une direction proche du sud-sud-est» jusqu'à un endroit qu'ils appelèrent Shazer (1 Néphi 16:13). Nous calculâmes que cette tranche de leur voyage les conduisit en aval jusqu'aux rives de la mer Rouge où ils continuèrent le long de la Tihama. Si nous acceptons l'idée que les cent quinze kilomètres d'Akaba à Al Beda constituèrent le voyage en trois jours dans le désert (trente-huit kilomètres par jour), un voyage de quatre jours devait couvrir environ cent cinquante-quatre kilomètres. Ceci devrait amener la colonie aux environs de l'oued Al Azlan, longtemps une vaste et importante oasis sur la plaine côtière de la mer Rouge, qui a pu être l'endroit appelé Shazer. La région est maintenant une étendue de sable stérile avec des montagnes en pente douce à l'est et le bleu brillant de la mer Rouge à l'ouest. Cet itinéraire est bien entendu l'antique route côtière de l'encens et n'aurait donc présenté aucun problème d'orientation pour des voyageurs originaires des villes.

Le long de ce tronçon de plaine côtière, une caravane n'a aucune possibilité d'aller vers l'intérieur des terres, attendu que la chaîne des puits longe la côte de la mer Rouge. Tout au long de la côte, nous vîmes des puits que l'on avait laborieusement creusés à la main et renforcés par des pierres. En matière d'accessibilité de l'eau, la tradition du désert considère l'eau comme le don de Dieu à l'homme et non comme quelque chose que l'on peut posséder et entreposer, mais comme quelque chose où l'on trouve du plaisir, dont on se réjouit et qu'on partage libéralement avec ses invités. L'eau, c'est la vie dans le désert; Léhi n'aurait pas pu voyager loin sans eau pour sa famille et ses animaux.

Si nous supposons correctement que l'on passa les saisons de croissance de ces huit années à faire de la culture, il fallut aussi qu'on eût accès à de l'eau pour l'irrigation. Nous vîmes beaucoup de puits anciens, de sources et de citernes sur l'itinéraire flanqués de puits creusés à l'époque moderne.

Parfois nous voyions des sources à écoulement continu dont le courant était soigneusement canalisé pour distribuer au mieux l'eau précieuse. Mais nous ne vîmes jamais une seule fois une source d'eau fraîche sans qu'il n'y eût des gens et des animaux dans les environs.

Les cartes à grande échelle de l'itinéraire que Léhi a pu suivre, dessinées par le ministère des ressources naturelles d'Arabie séoudite, relèvent cent dix-huit sources ou puits antiques sur toute la distance. Ces cartes distinguent entre les puits «creusés», qui remontent dans certains cas à des milliers d'années, et les puits «forés» qui ont été mis en production ces quelques dernières dizaines d'années. Si nous supposons que l'eau que l'on peut maintenant se procurer dans les vieux puits creusés le long de l'itinéraire est quasiment identique à ce qu'elle était du temps de Léhi, nous constatons que la distance

moyenne entre chacune de ces sources d'eau est de vingt-neuf kilomètres, le plus long trajet sans eau étant de cent six kilomètres. La carte nous montre deux tronçons depuis Akaba jusqu'à Salalah où l'eau est si rare que le voyage serait difficile. Le premier est le trajet de Djeddah (Arabie séoudite) à Al Kounfoudhah, qui a pu être le camp de Léhi *Nahom*, où Ismaël mourut. Ici l'eau était espacée en moyenne de trente-huit kilomètres. Le deuxième tronçon sableux apparaît dans le tronçon du voyage en direction de l'est, allant de Najran (près de Nahom) en Arabie séoudite à Salalah dans le sultanat d'Oman, où on ne trouvait de l'eau que tous les quarante-deux kilomètres en moyenne. Chose intéressante, ces deux sections du voyage sont celles qui, selon le récit de Néphi, semblent avoir causé le plus de souffrances au groupe de Léhi (1 Néphi 16:20, 17:1).

Ici, dans la région d'Abha, où Léhi tourna probablement vers l'est, le voyageur rencontre de hautes montagnes comme celle-ci, une région difficile qui a pu être la cause de «beaucoup d'afflictions dans le désert» (1 Néphi 11:1). Cet oued étroit est une des antiques pistes remontant en sinuant de la mer Rouge jusqu'au plateau d'Abha.

L'arc brisé

Le Livre de Mormon nous dit que Néphi et ses frères tuèrent des animaux sauvages à l'aide d'arcs, de flèches, de frondes et de pierres (1 Néphi 16:23). Un guide local nous dit qu'il tua des gazelles par centaines, lorsqu'il était jeune homme, simplement parce qu'il «avait la gâchette facile». Il dit que dans les collines, on trouve des ânes sauvages, des gazelles, des oryx, des ibex, des pigeons, des coqs de bruyère, des perdrix, des vaches sauvages, des lièvres, des animaux domestiques comme les chèvres, les chevaux, les mules, les chameaux et les chiens. Ordinairement les chiens sont des lévriers rapides, entraînés à attraper les lièvres. Appelés *saloukis,* ces chiens sont très populaires auprès des nomades et presque chaque famille en a un. Il y a beaucoup d'autres animaux que le groupe de Léhi n'aurait probablement pas envisagé de manger, mais qui faisaient partie de la faune locale: les loups, les chacals, les hiboux et les serpents. On trouve aussi dans la région des sauterelles, que les lois alimentaires juives permettaient de manger (Lév. 11: 21-22). Les Bédouins les considèrent comme une friandise, et les sèchent et les conservent pour pouvoir les manger à longueur d'année; même les chiens les aiment. La «saison des sauterelles», qui ne se présente qu'une fois toutes les quelques années, est une sorte de petite fête pour les habitants du désert (William Tracy, «A Talk with Violet Dickson», Aramco World Magazine, nov.-déc. 1972, 23:17).

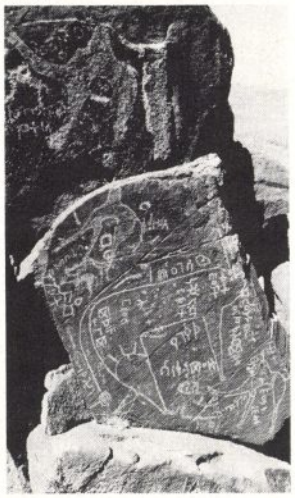
C'est pendant que nous voyagions le long de la côte de la mer Rouge dans le voisinage de la moderne Djeddah que nous nous rendîmes compte comment l'arc d'acier de Néphi put se briser et comment les arcs de bois de ses frères purent perdre leurs ressorts. (On trouvera des mentions bibliques d'arcs en acier dans 2 Sam. 22:35; Psaumes 18:34, Job 20:24.) L'arc se brisa après qu'ils eurent voyagé «pendant de nombreux jours» (Néphi le dit deux fois dans 1 Néphi 16:15 et 16:17) et eurent dressé le camp pour se reposer un certain temps. Ce n'était que naturel pour un groupe voyageant à une vitesse imposée par la présence de femmes et d'enfants. Attendu que Néphi dit qu'ils voyagèrent de nouveau «pendant de nombreux jours» (verset 33) pour atteindre Nahom après avoir quitté ce camp de l'arc brisé, il a dû se trouver à mi-chemin entre Sharzer et Nahom. Ceci situerait l'incident aux environs de Djeddah, en Arabie séoudite, où le temps est une combinaison impitoyable de chaleur, d'humidité, de sable et de sel — force suffisante pour détruire l'acier! Nous fûmes stupéfaits de voir que la rouille avait fait en quelques mois des trous dans les garde-boue de voiture. Entre mars et novembre, la chaleur est impitoyable. Même à la fin janvier, la température tourne autour de vingt-neuf degrés. L'humidité s'élève à soixante pour cent à longueur d'année et dans la partie la plus humide d'un cycle de quinze ans, l'humidité s'élève à une moyenne de quatre-vingt-douze pour cent *tout au long de l'année.* Un métal non peint ne peut tout simplement pas résister à de telles conditions. Nous vîmes utiliser peu de métal, que ce fût dans les constructions locales ou les chantiers navals.

Est-ce ce qui se produisit aussi pour l'arc de Néphi? Affaibli par la rouille, il est possible qu'il se brisa dans ses mains lorsqu'il le tendit à la limite. Le climat pourrait aussi expliquer pourquoi les arcs de ses frères perdirent leurs ressorts vers le même moment. Si c'étaient des arcs en bois, ils seraient restés flexibles et forts dans la région sèche entourant Jérusalem; mais plusieurs années dans le climat humide le long de la plaine côtière de la mer Rouge les auraient inévitablement amenés à absorber l'humidité au point de devenir aussi souples que de jeunes pousses. En fait, des connaissances à nous nous ont souvent parlé d'expériences semblables avec certaines de leurs possessions en bois.

Tel était donc le problème que Néphi devait affronter, mais maintenant il rapporte qu'il trouva du bois pour se faire un nouvel arc (1 Néphi 16:23). Notre ami archéolo-

Les chantiers navals de Djidda. Ce grand dhow est construit de planches fixées à des membrures de bois. On n'utilise que des outils à main, et le charpentier a les plans en tête. Ce sont des navires de cette taille qui ont fait des voyages historiques jusqu'en Chine, à Zanzibar et en Inde.

A gauche: Un puits tapissé de pierres en Arabie séoudite. L'eau est l'élément de base de la vie dans le désert: les gens s'installent, là où il y a de l'eau. Là où elle n'est pas, il est impossible de s'installer, et voyager est dangereux. Les bédouins vont d'un puits à l'autre comme le fit probablement Léhi.



A droite: Des graffiti couvrent beaucoup de rochers de la vieille piste de l'encens. Ce passe-temps des chameliers fatigués au cours des siècles a laissé une piste claire qui a aidé l'archéologue moderne à retrouver les antiques routes commerciales.

Petits bateaux tirés sur la plage à Salalah. Les auteurs pensent que c'est sur cette plage que Néphi construisit son bateau et la lança dans la mer d'Oman.

que Salim Saad nous fit remarquer avec enthousiasme que le grenadier qui pousse autour de Djeddah ferait un bon arc. Ces arbres poussent dans tout le Moyen-Orient, même dans l'eau saumâtre. Le grenadier est un bois d'arbre fruitier relativement droit et au grain fin, qui est remarquablement souple et résistant.

Du temps de Léhi, Djeddah n'était probablement qu'un minuscule village; aujourd'hui c'est une grande ville d'un demi-million d'habitants. Il y a vingt-cinq ans à peine, on remit même à Djeddah une lettre qui ne portait comme adresse que: «à l'homme aux deux arbres». Il y a bien entendu maintenant beaucoup d'arbres. A un chantier naval de Djeddah, nous vîmes des hommes tailler des planches à la main, façonnant la quille et la proue à l'aide de foreuses à main, de scies, d'herminettes et de haches. Nous réussîmes à acheter une foreuse à main faite de bois dur avec une mèche de fer forgé. On la fait tourner à l'aide d'une lanière de cuir dont on l'entoure et qu'on attache à un arc. Bien qu'elle parût primitive et gauche à nos yeux modernes, nous la vîmes forer à trois reprises des planches en bois dur et ce, chaque fois en quelques secondes.

A Yanbou, plus au nord le long de la côte, nous avions été également fascinés par les scies de formes antiques utilisées dans un autre chantier naval. La lame de fer était serrée dans une armature de bois, et on la tendait en faisant tourner un bout de bois à travers une corde qui reliait les extrémités de l'armature en face de la lame. Encore une fois, malgré son caractère primitif apparent, elle traversa des planches épaisses avec une facilité impressionnante.

Nous nous souvînmes que Néphi avait expliqué à propos de la construction de son navire qu'il ne travailla «pas les bois de charpente selon la manière enseignée par les hommes» (1 Néphi 18:2). Apparemment les chantiers navals de la côte lui avaient donné suffisamment de leçons pour qu'il sût qu'en suivant le mode de construction du Seigneur il s'écartait de «la manière des hommes».

Nous nous étonnâmes de l'habileté des constructeurs de bateaux. Quand ils façonnaient la carcasse de leur bateau, ils choisissaient avec soin une branche d'arbre qui se pliait naturellement selon la courbe qu'ils désiraient et ils en esquissaient la forme exacte, en la taillant à l'aide de petites haches à main ou herminettes. Ils conservaient les courbes naturelles du bois, utilisant les pieds et les orteils pour tenir le bois pendant qu'ils le travaillaient. Tandis que nous contemplions méditativement la mer Rouge, nous nous prîmes à souhaiter que Néphi eût ajouté encore quelques détails.

La nourriture

En chemin, nous accumulâmes d'autres renseignements concernant la nourriture. Les habitants du désert mangeaient apparemment le même genre de nourriture dans l'antiquité que les Bédouins modernes. Au Musée d'Israël, nous vîmes des témoins de ce que l'on produisait localement dès 1000 av. J.-C. au moins, parmi

lesquels l'orge, le froment, les têtes d'ail, des semences de dattes, des lentilles, des olives, des noix et des glands. Manifestement, tout cela dut faire partie de l'alimentation ordinaire du temps de Léhi. Non seulement c'est l'alimentation de base maintenant, mais ce l'était également dans les temps anciens. Nos amis historiens du Moyen-Orient nous informèrent tous que, pour l'essentiel, le genre de vie du désert n'a guère changé au cours des siècles. Et tous les écrivains de l'Antiquité qui ont eu une expérience directe de la péninsule arabe désignent une succession continue d'oasis, de villages et de nomades, tout le long de l'itinéraire que Léhi dut prendre.

Pendant que nous cataloguions les produits alimentaires, nous nous rendions compte que nous ne pouvions pas oublier le chameau. Pour l'habitant du désert, le chameau est plus que «le vaisseau du désert». Il représentait un mode de vie, un don spécial de Dieu, un animal si important qu'il existe plus de sept cents noms arabes pour décrire le chameau dans ses nombreuses variétés, races, situations et étapes de croissance. Les chameaux ont une espérance de vie de quarante à cinquante ans et les chamelles donnent du lait jusqu'à quatre ans après avoir mis bas. Les Bédouins peuvent vivre et vivent pendant des mois et même des années à la fois sans rien d'autre que le lait de chameau et les dattes comme nourriture fondamentale.

Le lait de chameau est un produit si précieux que les Bédouins ne laissent le chamelet sucer sans interruption que pendant six semaines environ. Puis ils couvrent le pis de la mère d'un sac de cuir et ne laissent le chamelet se nourrir qu'une ou deux fois par jour. Le chamelet ne tarde pas à être sevré (Thesiger, p. 231).

Le sheik Helwan Habtar d'Abba, en Arabie séoudite, nous a expliqué qu'il faut environ quatre chameaux pour entretenir un homme dans le désert; par conséquent si Léhi avait essayé de vivre exclusivement des produits de ses chameaux, il lui aurait fallu un grand troupeau pour équiper son groupe d'au moins vingt personnes. Toutefois il n'est guère vraisemblable qu'ils suivirent totalement les pratiques bédouines, puisqu'ils chassaient aussi les animaux sauvages et cultivèrent probablement à divers points d'arrêt.

Le passage où Néphi dit qu'ils mangèrent «de la viande crue» (1 Néphi 17:2) nous intrigua . . . et nous dégoûta. Nous fûmes donc surpris d'en manger au Caire lorsque notre ami Angie Choukri nous servit ce mets local. Elle ne dégouttait pas de sang comme nous l'avions imaginé, mais elle était épicée d'ail et d'autres condiments. On l'avait séchée au soleil jusqu'à ce qu'elle fût brun sombre à l'extérieur. Mais elle était d'un rouge rosé à l'intérieur et tendre. L'ail en était bien entendu le goût principal, mais elle laissait un bon goût qui ne nous donna plus l'impression que manger de la viande crue était une chose pénible. Nous vîmes plus tard de la viande crue en vente dans les marchés égyptiens, jordaniens et d'Arabie séoudite; on lui avait donné la forme de saucissons et elle était épicée comme les morceaux qu'Angie nous avait servis. Ce qui nous intéressa spécialement, c'était le nom que les Arabes lui donnaient: *Basterma*, qui veut dire «viande crue» — ce qui laisse entendre que la terminologie de Léhi n'était pas simplement descriptive, mais le nom propre. Est-ce que ce processus, ou quelque chose de semblable, fut la méthode que le Seigneur montra à Néphi pour rendre leur nourriture «douce» pour qu'ils n'eussent pas besoin de feu lors de la dangereuse traversée par terre depuis la côte de la mer Rouge jusqu'à Abondance?

Le sycomore du Moyen-Orient n'est pas l'arbre touffu à feuillage caduc que l'on trouve en Europe et en Amérique. C'est au contraire un figuier comme celui-ci, capable de survivre et de porter du fruit en disposant de peu d'eau et de beaucoup de soleil et de chaleur.

Les sycomores figuiers poussent à Salalah, seul endroit de la côte méridionale arabe où poussent des arbres suffisamment grands pour qu'on puisse les utiliser comme bois de construction.

Nahom

Néphi rapporte que la colonie de Léhi continua vers le sud près de la mer Rouge, dressant finalement leurs tentes en un «lieu qu'on appelait Nahom» (1 Néphi 16:34). Lors-

que la colonie se remit en marche «nous reprîmes notre voyage dans le désert, et nous nous acheminâmes dès lors, presque vers l'est» (1 Néphi 17:1). La route de l'encens tourne vers l'est au dix-neuvième parallèle; c'est là que Nahom a dû se trouver.

Le village moderne qui se trouve près du dix-neuvième parallèle est Al Kounfoudhah en Arabie séoudite. Nous nous intéressâmes spécialement à observer leurs pratiques funéraires et leurs coutumes d'ensevelissement, car c'est près de cet endroit qu'Ismaël a dû être enterré.

Si vous tournez vers l'est de cet endroit qui fut peut-être Nahom, le bord de la mer Rouge vient buter sur chaîne après chaîne de montagnes escarpées s'élançant de la mer vers le ciel sur une hauteur d'environ trois mille mètres. Une des antiques routes de l'encens quitte le bord de la mer vers ce même endroit et continue en sinuant vers l'est à travers l'oued Ababish (voir figure 2), par-dessus la crête des montagnes jusqu'au village de Souda, rejoignant les autres routes à la ville caravanière d'Abha, qui est maintenant une capitale régionale en Arabie séoudite perchée sur une hauteur de 1 800 mètres.

Le terrain nous convainquit aussi que Léhi dut probablement tourner vers l'est près de cet endroit; l'absence d'autres routes le grantissait quasiment. Les inscriptions usées par le temps que l'on pouvait lire sur les rochers exposés témoignaient de nouveau que pendant des centaines d'années des caravaniers étaient passés par là.

A Abha, nous rencontrâmes un homme extraordinaire exactement au moment où nous avions besoin de lui. Helwan Habtar, sorti des écoles américaines avec une licence en sciences politiques et économiques, nous ramena chez lui où il nous récita sa généalogie familiale en remontant de vingt-deux générations. Intrigués, trois autres hommes, qui étaient passés pour la soirée, récitèrent auss leur généalogie en remontant jusqu'à treize générations. Ils furent ravis de voir que nous en faisions des enregistrements magnétiques.

Nous eûmes la chance d'être à Abha un mardi, jour de marché depuis tant de siècles que M. Habtar ne put nous dire quand la coutume avait commencé. Il y a un coin de marché pour le miel, un pour l'encens, d'autres pour la myrrhe, les fruits, les légumes, les tissus, les vêtements, les ânes, les moutons et les chameaux. Notre attention se concentra d'abord sur les surfaces qui vendaient l'encens et la myrrhe. L'encens se présente sous forme de morceaux en forme de cailloux ou sous forme de copeaux. L'encens était relativement bon marché (Quelques dollars la livre), mais la myrrhe est toujours coûteuse parce qu'on l'utilise à des fins «médicinales»: tout nouveau-né reçoit une gorgée de myrrhe dans de l'eau pour le mettre en garde contre l'amertume de la vie; brûler de la myrrhe dans un encensoir près d'un lit où un enfant est malade est censé garantir sa prompte guérison. Un arabe de quarante-cinq ans de Jérusalem nous raconta que sa mère l'avait fait sauter par-dessus une assiette de myrrhe brûlante lorsqu'il était malade dans son enfance. Nous comprenions maintenant une des raisons pour lesquelles les mages durent apporter de la myrrhe à l'enfant Jésus: c'était pour aider Marie à le garder en bonne santé.

Comme nous l'avons déjà vu, Léhi évita le Yémen et la vallée de l'Hadramaout, qui étaient alors et sont toujours des régions à population dense. Autant qu'on puisse en juger, les Minéens furent les premiers à y créer un royaume en 1200 av. Jésus-Christ. Les Sabéens qui leur succédèrent régnaient à l'époque de Léhi.

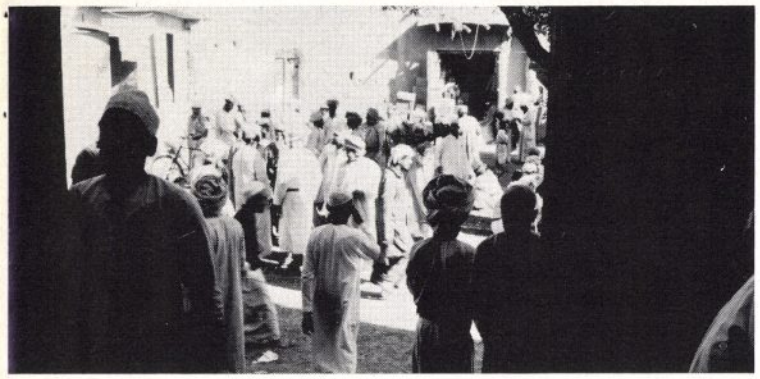
Il y a d'autres indications qui montrent que Léhi ne traversa pas le Yémen et l'Hadramaout. Néphi rapporte que pendant cette partie du voyage, ils mangèrent de la viande crue, ne firent pas de feu et passèrent «par beaucoup d'afflictions» et finalement arrivèrent en un pays fertile au bord de la mer (voir 1 Néphi 17:1-5). S'ils avaient longé la route principale de l'encens qui tourne et continue vers le sud en traversant le Yémen, ils auraient parcouru la plus grande partie du temps des terres fertiles.

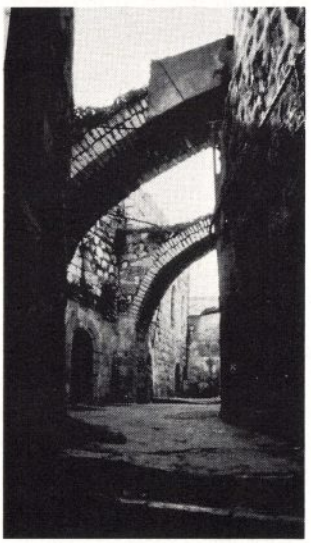
Au lieu de cela, Léhi et son groupe tournèrent presque vers l'est le long d'une partie plus courte, mais beaucoup plus difficile, de la route de l'encens qui bordait la limite même du quartier vide, le plus grand désert de sable de la terre. La route de l'encens longe son extrémité sud. C'est en avion et non en voiture que nous couvrîmes une partie de cette région. C'était un paysage lunaire, rocheux, aride et sans arbres, sauf de temps en temps une touffe d'herbe ou un petit buisson. Des rochers brisés, fissurés par des tremblements de terre et l'érosion couvraient le paysage désertique. Nous venions certainement après un orage, car il y avait de l'eau stagnante ou coulant dans beaucoup d'oueds.

(A suivre)

Un voyage moderne le long de la route de Léhi

PAR GERALD SILVER
raconté à Lynne Hollstein





Au cours des 146 années qui se sont écoulées depuis l'organisation de l'Eglise, aucun membre ne s'était jamais aventuré au Moyen-Orient pour essayer de redécouvrir et de suivre la piste de Léhi dans le désert.

Lorsque l'Ensign demanda à Lynn et à Hope Hilton de faire le voyage et que les Hilton me demandèrent de les accompagner pour être leur photographe, nous savions que nous voulions fournir le plus de renseignements possible à l'Eglise.

Nous savions aussi qu'il y aurait des difficultés. Les pays arabes n'aiment pas laisser entrer des étrangers (surtout des Américains et des chrétiens) sur leurs territoires, et les problèmes qu'il fallut surmonter pour obtenir des visas furent sérieux et constants.

Toutefois, tout au long de notre voyage, nous commençâmes à sentir que la main du Seigneur était dans ce que nous faisions. Il nous aida à sortir des situations les plus difficiles pour que nous puissions réaliser tout ce que nous étions allés faire là.

Les Hilton furent choisis parce qu'ils connaissaient bien et aimaient le Moyen-Orient et en particulier les pays arabes. Lynn avait passé douze ans comme propriétaire d'une agence de voyage ce qui lui avait permis de faire des douzaines de voyages organisés au Moyen-Orient. Hope avait étudié l'arabe, et Lynn et elle avaient créé une fondation pour aider les étudiants des pays arabes à faire des études.

J'avais un jour guidé les Hilton au cours d'un voyage sur le Colorado. Je crois qu'ils me demandèrent de les accompagner non seulement pour prendre des photos, mais parce que je savais comment trouver de l'eau dans un désert!

Lorsqu'il s'agit de reconstituer la route de Léhi de Jérusalem jusqu'à Salalah (que nous croyons être le pays d'Abondance), nous savions qu'il nous faudrait commencer par la fin et remonter la piste. Certains pays arabes ne permettent pas aux étrangers d'entrer sur leur territoire s'ils ont précédemment été en Israël.

Les problèmes de visa se révélèrent être une grande difficulté dès le départ. Hope se rendit à Washington pour obtenir les permissions nécessaires auprès des ambassdeurs d'Oman et d'Arabie séoudite. Les choses n'avançaient que très lentement. Lynn parla à quelques hommes d'affaires arabes qui étaient ses amis.

Lorsque nous quittâmes les Etats-Unis à la mi-janvier, nous n'avions toujours pas de visa pour ces deux pays.

Nous avions tous reçu des bénédictions spéciales de frère Robert D. Hales, qui était alors assistant des Douze et qui nous bénit pour que nous pussions accomplir tout ce que nous devions faire.

Ayant foi en ses paroles, nous décidâmes de monter dans l'avion et d'aller aussi loin que nous le pouvions. Lorsque nous atterrîmes au Caire, il ne nous était toujours pas possible d'obtenir des visas pour Oman ou l'Arabie séoudite, mais le lendemain nous commençâmes à nous rendre compte que ce que Brigham Young a dit au sujet de l'œuvre du Seigneur est vrai:

«Si vous faites tout ce qui est possible pour accomplir son œuvre, et si vous ne pouvez quand même pas l'accomplir, vous avez le droit de demander à Dieu de vous aider à y arriver.»

Nous atterrîmes à Mascate (sultanat d'Oman) toujours sans visa, et regardâmes sombrement un Britannique ayant les mêmes problèmes que nous s'entendre immédiatement dire qu'il devait monter dans un avion et quitter le pays sur-le-champ.

Nous dîmes beaucoup de prières à ce moment-là. Lorsque le fonctionnaire de l'immigration s'approcha de nous, il nous accorda — par pure bonté — la permission de passer six jours dans le pays.

Nous découvrîmes plus tard que si nous avions dit à l'officier que nous envisagions d'aller à Salalah, qui était alors dans une zone de guerre dangereuse, il ne nous aurait jamais permis de quitter l'aéroport.

Nous réussîmes quand même à arriver à Salalah. Un soir que nous rentrions à notre hôtel de Mascate, je me souvins d'une partie de la bénédiction que frère Hales m'avait donnée. Il me dit de parler à mes collègues dans les pays arabes (les journalistes) et d'essayer d'exercer auprès d'eux la meilleure influence possible pour l'Eglise.

Tôt le lendemain, nous allâmes, Lynn et moi, voir le ministre de l'information d'Oman (responsable de la télévision, de la radio et des journaux). Il nous dit que nous pouvions aller à Salalah si nous obtenions une lettre disant que l'ambassadeur des Etats-Unis se portait garant de nous. Les fonctionnaires américains furent plus que disposés à fournir la lettre et il ne fallut pas longtemps pour nous rendre au pays qui fut peut-être Abondance.

Salalah était belle. Bien que nous entendions des coups de feu dans le lointain, la région était paisible. Nous constations dans notre étude que les petites villes des pays arabes n'avaient pas beaucoup changé depuis le temps où Léhi dut les traverser.

Par un autre coup de chance, le fontionnaire préposé à l'information prit des dispositions pour que nous rencontrions à Salalah un jeune Américain qui travaillait dans une des fermes du Sultan . . . et connaissait très bien la région. Il nous conduisit partout en voiture pendant notre bref séjour et nous pûmes faire quelques belles photos.

Lynn avait réussi à obtenir à Oman un visa temporaire pour l'Arabie séoudite et avait envoyé Hope et leur fille Cynthia en avant-garde à Djedda. Je n'avais toujours pas de visa et quand nous atterrîmes à Dahrain, en Arabie, les perspectives étaient toujours aussi sombres. On me dit que je devais immédiatement quitter le pays: je passai donc rapidement à Lynn quelques bobines de film et me trouvai bientôt dérouté vers le petit pays de Bahrein.

Cependant après avoir beaucoup prié le Seigneur à ce sujet, je pus obtenir des fonctionnaires américains de là-bas une lettre que je portai à l'ambassade d'Arabie séoudite. En quelques heures j'avais en main un visa en bonne et due forme. Après m'être entendu dire pendant six mois aux Etats-Unis que je ne pourrais jamais obtenir de visa pour l'Arabie, c'était pour moi un miracle.

Dès ce moment-là, je fus témoin de plusieurs miracles successifs. En courant vers l'aéroport de Bahrein pour retourner à Dahrain en Arabie, je me rappelai qu'il n'y avait pas de réservations. Certaines personnes dans l'aéroport bondé attendaient depuis deux jours pour monter dans l'avion. Mes chances de monter dans le vol suivant me paraissaient minces.

Mais comme j'étais là, priant de nouveau, le contrôleur s'approcha, prit mon billet et, sans raison apparente, y apposa un cachet me mettant en tête de liste. Nous ne fûmes que deux à avoir la permission de monter dans cet avion.

Je m'aperçus que ce genre de chose allait m'arriver à plusieurs reprises. Arrivé à Dahrain, je dus de nouveau faire la file pour Djedda. Encore une fois, et sans raison (mais après que j'eus encore fait une prière), le préposé aux billets mit sur mon billet un tampon me marquant en tête de liste, et je pus repartir.

Les hôtels de Djedda sont presque toujours retenus des mois, voire même des années à l'avance. Il m'aurait été impossible de trouver une chambre. Mais pendant que j'étais dans l'avion, je rencontrai un arabe de Djedda qui me demanda si j'avais un logement. Je dis que non et il dit: «Vous logerez chez moi ce soir.»

Il me traita avec une gentillesse incroyable. Cette nuit-là je logeai dans sa villa et il m'envoya le lendemain à l'aéroport pour prendre un avion pour Abha et essayer de trouver les Hilton. Une fois de plus, le cachet me mettait en tête de liste d'attente.

Je supposais que les Hilton avaient deux jours d'avance sur moi, mais je n'avais pas la moindre idée sur la façon dont je pourrais les trouver une fois arrivé à Abha. Tandis que j'étais assis dans l'aéroport de Djedda, parlant de mes problèmes au Seigneur, je levai les yeux et je vis entrer les Hilton. Ils étaient inscrits pour le même vol que moi, et il y eut de grandes embrassades, des rires et quelques larmes.

Quand nous arrivâmes à Abha, on nous dit que nous ne pourrions aller nulle part sans avoir la permission du prince local. Il était hors de la ville. Mais comme nous essayions de trouver des historiens locaux qui pourraient nous aider, on nous envoya au frère du tenancier de l'hôtel qui avait reçu deux diplômes aux Etats-Unis et était apparenté au prince. Il connaissait toute l'histoire de la région et nous escorta aimablement dans la ville pendant les trois jours suivants, nous traitant comme ses invités.

Lorsque nous arrivâmes à l'aéroport pour quitter Abha, un fonctionnaire, qui m'avait vu prendre des photos, réclama mon film. Heureusement je venais de recharger mon appareil: je l'ouvris donc et lui donnai une bobine qui n'avait que deux photos. Il ne me demanda pas les cinq bobines de film exposé que j'avais dans ma poche.

Toutefois d'autres ennuis nous attendaient. Un autre fonctionnaire aperçut mon imposant matériel de photo et me dit de me tenir sur le côté jusqu'à ce que tous les autres fussent dans l'avion. J'attendis, très nerveux, et je priai de toutes mes forces; je suis sûr que les Hilton priaient, eux aussi, en m'attendant dans l'avion.

Je sais sans l'ombre d'un doute que le Saint-Esprit toucha cet homme. Je pus presque voir un changement dans son visage lorsqu'il me fit signe de m'approcher, feuilleta mon passeport et me dit de monter dans l'avion.

Nous trouvâmes en Jordanie un magasin d'antiquités bédouin contenant beaucoup d'objets qui devaient ressembler à ceux que Léhi avait emmenés en voyage: des outres à eau en cuir, des harnais de chameau et des outres à huile d'olive en peau de mangouste et fîmes beaucoup d'autres belles photos.

A Amman (Jordanie), nous rencontrâmes le ministre de l'information jordanien et prîmes des dispositions pour que le département généalogique de l'Eglise pût filmer les annales familiales du pays. (Suite page 31)

(Suite de la page 16)

Nous rencontrâmes aussi le ministre des affaires arabes de la rive occidentale occupée par Israël, qui donna au département généalogique la permission de filmer les annales arabes de l'endroit.

Les annales familiales sont pour les arabes les choses les plus sacrées du monde. Chaque fois que nous expliquions la volonté de l'Eglise de conserver les annales familiales, ils étaient enthousiastes. Ils étaient si heureux d'apprendre que leurs annales seraient scellées dans une chambre forte de granit pour être conservées pour toujours!

Les Arabes sont des gens formidables. Ils sont cordiaux et presque innocents de nature. Je suis certain que quand ils recevront l'Evangile, nous verrons parmi eux une foi immense et de grands miracles.

Pendant tout le voyage je ne cessais de me souvenir du président Kimball demandant que tous les membres de l'Eglise prient pour que les portes s'ouvrent dans les pays où l'Eglise n'est pas encore installée.

Les Hilton et moi-même avons été témoins des résultats de ces prières, car nous avons vu des portes s'ouvrir à nous et des gens nous laisser entrer dans leur pays sans réellement savoir pourquoi.

Nous avons vu le Seigneur marcher devant nous, nous préparant le chemin et nous aidant à accomplir ce qu'on nous avait envoyés faire.